

SÉRIE NOIRE
sous la direction de Marcel Duhamel

JOHN BERRY

La fièvre monte

Traduit de l'américain par
G. London

nrf

GALLIMARD



SÉRIE NOIRE
sous la direction de Marcel Delmont

JOHN BERRY

La fièvre monte

Traduit de l'américain par
G. Lombré

nrf

GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

sous la direction de Marcel Duhamel

JOHN BERRY

*La fièvre
monte*

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR G. LOUEDEC

nrf

GALLIMARD

Titre original :

DON'T BETRAY ME

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.**

© 1962 by John Berry

© 1964, Editions Gallimard pour la langue française

Allongé sur un matelas crasseux, dans un coin de la mansarde, il regardait depuis des heures le petit rectangle de lumière se déplacer sur le mur écaillé. Au début, la tache était claire : maintenant, elle avait l'air d'un chiffon sale accroché au mur. Il attendait la nuit : quand elle serait là, il pourrait sortir et affronter la ville.

Il se rendit compte, soudain, que tous les muscles de son visage étaient crispés. Il aurait voulu que la nuit n'arrive jamais, il aurait voulu ne pas quitter cette chambre. Mais il savait qu'il descendrait dans la rue quand il ferait noir.

Il se leva, alla remplir un verre douteux au petit évier, but avidement, puis se regarda dans le miroir fêlé comme pour s'assurer qu'il était toujours lui-même : il vit un visage mince aux pommettes hautes, un nez aplati de boxeur, des cheveux noirs bouclés sur un front plissé. Rassuré, il eut un petit rire, se passa la main dans les cheveux, puis interrompit son geste, écoutant une voix indistincte qui murmurait en lui. Machinalement, il inspecta la pièce comme s'il s'attendait à voir écrite sur le plancher nu ou sur le plafond bas une réponse à cette interrogation muette. Mais rien. Simplement, en lui, une lancinante exigence : sortir, se risquer dans les rues.

Il enfila son chandail déteint et son blue-jean acheté aux Puces. Le carré de lumière sur le mur virait au gris, et l'ombre envahissait la chambre. Il respirait avec difficulté ; chaque expiration semblait un soupir. Au prix d'un gros effort de volonté, il sortit de la chambre et en referma soigneusement la porte, bien qu'il sût qu'il n'y reviendrait jamais. Puis il descendit dans la rue. Les projecteurs de la tour Eiffel tournaient et les faisceaux lumineux lui faisaient l'effet de deux yeux énormes qui le cherchaient.

Il n'était pas né à Paris mais il en connaissait bien les rues et il s'y était toujours senti traqué. La Ville Lumière, le Gai Paris, les belles filles, la Liberté. Tous ces mythes se heurtaient aujourd'hui à la dure réalité. Il y avait du sang sur les pavés. On trouvait des cadavres dans les rues. Partout des flics armés de mitraillettes. Partout des patrouilles et des barrages. Sur tous les murs des slogans étaient peints qui appelaient les gens à s'unir, à protester, à se battre. Algérie Française, Paix en Algérie, Mort aux Juifs, Vive de Gaulle. Il y avait aussi des faucilles et des marteaux, et des croix celtiques qui imitaient sournoisement la croix gammée.

La sirène aiguë d'une voiture de police déchira l'air. La ville des amoureux et de la douceur de vivre avait bien changé : on s'y assassinait tous les jours, à la barbe des flics.

Baissant la tête, l'œil aux aguets, comme une bête traquée, il avançait dans les petites rues mal éclairées. Toute sa vie, il avait été traqué. Mais, pour une fois, c'était lui le chasseur.

*

Dans la nuit, une Citroën luisante débouche à toute allure du tunnel de l'autoroute et dévale vers le pont de Saint-Cloud. Au bas de la pente, elle vire brutalement à droite, accélère et s'engage sur le quai en direction de Sèvres. A l'entrée de la ville, elle s'arrête pile dans un hurlement de pneus : la portière s'ouvre et un homme est jeté hors de la voiture. Il roule sur le sol, se relève d'un bond, se rue vers la voiture qui redémarre mais dont la portière est restée ouverte. L'homme plonge sur les genoux du chauffeur, lui empoigne la cheville à deux mains et le force à lâcher l'accélérateur. La voiture s'arrête de nouveau en hoquetant. Fébrilement, le chauffeur ouvre la boîte à gants et en sort un revolver. Le petit type au visage ravagé essaie de lui arracher son arme. Les deux hommes luttent un moment dans un corps à corps farouche et finissent par rouler sur la chaussée.

Le chauffeur essaie désespérément de se dégager. Il est plus fort et plus lourd, mais l'autre est déchaîné : des deux mains, il s'agrippe au revolver du chauffeur, le visage tordu par la rage. Il lance son genou dans le ventre du chauffeur et lui plante ses dents dans la main pour lui faire lâcher l'arme. Dans un effort désespéré, le chauffeur réussit à se dégager et fonce droit devant lui en appelant au secours d'une voix aiguë. Le petit type le prend en chasse, le rattrape, lui saute dessus comme un chat et la bagarre recommence, ponctuée par des halètements et des chocs sourds. D'un coup terrible sur l'oreille, le chauffeur allonge enfin son assaillant sur le pavé et se penche sur lui. Un sourire de triomphe éclaire son visage lourd puis il se remet à hurler : « Au secours ! A l'assassin ! » Des fenêtres s'éclairent dans la rue autour de lui. Le grand type lève son revolver.

— Maintenant à nous deux ! dit-il d'une voix haletante. Espèce de sale...

Sa phrase s'achève dans un gargouillement. Le petit type s'est redressé d'un bond et lui défonce le crâne avec un pavé. Le costaud tombe à genoux et l'autre, avec des sanglots convulsifs, continue à lui marteler sauvagement le crâne. Le chauffeur s'affale par terre, recroquevillé, mou comme un sac.

D'autres fenêtres se sont éclairées, des silhouettes se profilent timidement, mais personne ne se risque dans la rue. Son pavé dans les

main, l'assassin reste un instant planté devant le cadavre, puis sursaute et tourne la tête vers le tabac dont la devanture vient de s'illuminer. Il souffle comme un bœuf, essayant de reprendre haleine. Dans le tabac, une femme, les yeux tournés vers la rue, crie au téléphone :

— Venez vite ! Vite !

Affolé, inondé de sueur, l'assassin scrute les ténèbres. Puis il se met à courir vers le pont, fait demi-tour en voyant des silhouettes venir à sa rencontre, revient près de la voiture, s'accroupit, cherche en tâtonnant sur le pavé le revolver du mort, le trouve et fait face aux nouveaux arrivants. Le bruit d'une sirène de police le fait sursauter. Il se redresse, part en courant dans la direction opposée et se perd dans l'obscurité.

*

Dans le couloir sans lumière d'un petit pavillon le téléphone sonne interminablement. Au premier étage une porte s'ouvre. Un grand gaillard large d'épaules descend l'escalier de bois ciré en se frottant les yeux. « Ça va, ça va ! J'arrive !... »

Il décroche.

— Allô ? Oui... Ici l'inspecteur Marchand... Oui... Il y a combien de temps ?... Vous savez qui c'est ?... J'arrive dans cinq minutes.

Il remonte au galop dans sa chambre. Assise dans son lit, sa femme le regarde d'un air inquiet.

Elle a un visage lisse, le nez semé de taches de rousseur, des cheveux aux reflets cuivrés ; elle ne paraît pas ses trente ans. Elle regarde son mari qui a commencé à s'habiller hâtivement.

— Qu'est-ce qui se passe, Philippe ?

— Un type, à deux cents mètres du pont. Assassiné. Il faut que j'y aille. Ça doit être un gros coup, sans ça ils ne m'auraient pas dérangé.

— C'est surtout un sale coup.

— C'est toujours un sale coup, non ?

— Il y en a de plus moches que d'autres.

Marchand hausse les épaules d'un air blasé, fouille la chambre des yeux.

— Où est-ce que j'ai fourré mes souliers ?

La femme se lève, s'agenouille près du lit, glisse la main dessous et en sort les chaussures. L'inspecteur Marchand s'assied sur le bord du lit et se chausse. Sa femme lui pose la main sur le genou.

— Sois prudent, dit-elle d'une petite voix.

— Je suis toujours prudent, Diane. Tu le sais bien. (Il l'attire près

de lui, l'embrasse légèrement.) C'est mon métier. Je n'en aurai pas pour longtemps.

— Tu sais bien que tu vas rentrer très tard.

Il caresse le cou de Diane, par l'échancrure de sa chemise de nuit et sourit gentiment.

— L'amour et le devoir... dit-il d'un ton ironique.

— Oui, dit-elle. Mais c'est toujours le devoir d'abord. (Elle le repousse avec une moue boudeuse et se lève.) Bon, le devoir m'appelle moi aussi ; je vais te faire du café.

— Pas le temps, dit-il.

— Si le type est mort, il ne va pas se sauver.

— Bon, dit Marchand. Mais dépêche-toi !

Diane passe une robe de chambre et descend.

La cuisine est propre et bien rangée. Diane écoute un instant le concert des oiseaux qui commencent à s'éveiller, puis se met à moudre du café, se ravise et prépare rapidement du Nescafé. Il est à peine prêt que Philippe entre dans la cuisine et, quelques secondes après lui, son père. Le père est un vieux à face de chouette, aux yeux cernés et enfoncés. Un nez crochu domine une bouche mince au pli volontaire dont son fils a hérité.

— Bonjour, dit le vieux.

Sa voix est sonore comme celle d'un officier qui donne des ordres. Il s'adresse à tout le monde de cette façon.

— Bonjour, papa, dit Philippe.

— Qu'est-ce que c'est, cette fois ? On a assassiné de Gaulle ? Les Arabes ont fait sauter le Palais-Bourbon ?

— Rien de spécial, répond Philippe. Un cadavre près du pont.

— C'est toujours spécial, dit le vieux. Vois-tu, mon garçon, il n'y a pas d'affaire banale, sauf si...

Agacée, Diane l'interrompt poliment :

— Il est très tôt, Père. Vous devriez retourner dormir.

— Ma fille, je ne me suis jamais levé plus tard que six heures du matin, de toute ma vie, réplique sèchement le vieux. (Il regarde sa montre.) Il est maintenant cinq heures et demie : je crois que je peux me passer d'une demi-heure de sommeil.

— Mais oui, bien sûr, dit Diane, conciliante. Vous voulez une tasse de café ?

— Je me servirai moi-même.

— Comme vous voudrez, Père.

Le vieux l'observe de son regard d'oiseau.

— Vous vous êtes levée du pied gauche, on dirait, ce matin.

— Absolument pas ! Je...

— Ah ! non ! dit Philippe. Vous n'allez pas commencer, tous les deux.

— Je ne commence rien du tout, dit le vieux. Je voulais seulement savoir pourquoi ma belle-fille a l'air si énervée.

Il va prendre un bol dans le buffet et se sert de café au lait.

— Elle est énervée parce qu'on m'a tiré du lit, explique Philippe.

— C'est tout ? ricane le vieux.

— Vous trouvez que ça ne suffit pas ? demande Diane d'un air de défi. On ne peut pas ouvrir un journal en ce moment, sans apprendre que deux ou trois policiers ont été abattus.

Philippe se tourne vers elle d'un air taquin.

— Elle n'aime pas mon métier. Elle n'est pas contente d'avoir épousé un flic.

— De quoi se plaint-elle ? Tu es inspecteur. Un excellent inspecteur. Tu seras bientôt commissaire...

— Mais oui, dit Diane. Et il finira préfet de police ou peut-être même ministre de l'intérieur.

— Et pourquoi pas ? lance le vieux. On a vu plus extraordinaire. Tu te rappelles, Lourdain ? Il était inspecteur, lui aussi. Eh bien... !

— Ecoute, papa. Tu ne vas pas nous raconter l'histoire de Lourdain à cinq heures du matin ? Quant à moi, je suis encore loin de passer commissaire.

— Tu le deviendras très vite. A moins que Diane arrive à te persuader de devenir commerçant : une petite affaire bien tranquille, hein ? Le rêve de toutes les femmes.

— Je croyais que tu aimais bien les femmes, dit Philippe. Tu dis toujours...

— Je les aime.

— Oui. Toutes sauf moi, dit Diane.

— Pas du tout. (Le vieux rit bruyamment.) Mais je n'aime pas votre manière de faire le café.

— C'est du Nescafé, répond Diane. C'est tout ce que vous me reprochez ?

— C'est tout, dit le vieux, un peu plus aimable maintenant qu'il a l'impression d'avoir marqué un point.

— Bon. Eh bien, moi, il faut que je parte.

Philippe se lève. Diane l'accompagne dans le vestibule, l'aide à passer son manteau.

— Téléphone-moi, murmure-t-elle.

— Mais oui, bien sûr.

Il l'embrasse sur la tempe et s'en va. Diane retourne à la cuisine où le vieux continue à boire son café. Elle lave le bol de Philippe.

— Parfois, je me demande si c'est seulement ça, dit le vieux d'un ton insinuant.

— Seulement quoi ?

— Si c'est seulement la peur qu'il lui arrive quelque chose. N'est-ce pas plutôt que vous voudriez le voir changer de métier ?

— Je n'ai pas le choix !

— Non, c'est vrai. Philippe est un excellent inspecteur. Si on l'encourage et si on l'aide, il deviendra quelqu'un dans la Maison. Il a de l'ambition. Et si vous n'êtes pas fière de lui, moi, je le suis. Un jour, vous comprendrez.

Il lui donne une petite tape sur l'épaule et sort de la cuisine sans attendre sa réponse. Machinalement, Diane prend la tasse de son beau-père, la lave, puis remonte dans sa chambre. Une voix l'appelle à l'étage :

— Maman !

— Oui ? Qu'est-ce qu'il y a ? Dors vite, il est trop tôt.

— Où est papa ?

Diane entre dans la petite chambre mansardée. Son fils est assis dans son lit, le visage gonflé de sommeil, mais bien décidé à ce qu'on s'occupe de lui. Il a dix ans, dès cheveux blonds bouclés, un visage malicieux, et il louche légèrement, ce qui donne l'impression qu'il a toujours la tête un peu rejetée en arrière.

— Chut ! dit-elle. Dors encore. Ce n'est pas l'heure de te lever.

— Où est papa ? répète le garçon, pendant que sa mère le recouche et le borde.

— Il a dû sortir.

— Il y aura encore des coups de mitraillette, comme l'autre fois ?

— Mais non, voyons ! Dors. Dors tout de suite.

Il ferme les yeux, docilement, mais quand Diane arrive à la porte, il lance dans son dos :

— Moi, je parie qu'il va y avoir de la bagarre.

Elle se retourne vivement. Mais le garçon ferme les yeux, comme s'il dormait déjà.

*

Dans la lumière du petit matin qui chasse lentement la nuit, un groupe s'affaire autour du cadavre allongé sur les pavés. On photographie, on prend des mesures, on dessine à la craie le contour du corps.

Marchand s'approche. Girard, un jeune inspecteur, se détache du groupe et vient au-devant de lui. C'est un petit homme au visage allongé, avec un grand nez tordu. Il a les yeux gonflés et l'air mauvais.

— Pourquoi est-ce que les gens se font toujours assassiner à des heures impossibles ? demande-t-il en bâillant.

— Pour te tirer du lit. Qui c'est, le type ?

— On n'a encore touché à rien. Je savais que tu voudrais le voir.

— Très bien.

Marchand s'approche du cadavre, salue un homme qui est penché sur lui.

— Bonjour, toubib. Alors ?

— Assommé à coups de pavé. (Le docteur désigne un pavé qui traîne à côté du corps.) Voilà l'arme du crime.

— Il y a combien de temps ?

— Vingt minutes, une demi-heure au plus. Regardez-moi cette bouillie !

— Quelqu'un a vu l'assassin se tirer. Le car est arrivé presque immédiatement, dit Girard.

— Une fois n'est pas coutume. Où est le témoin ?

— Dans le tabac. C'est la patronne. C'est elle qui a téléphoné.

— Apportez-moi ses papiers et faites enlever le macchabée, dit Marchand.

Il entre dans le tabac. La patronne est assise devant un café-rhum. Elle a l'air terrifiée, mais très satisfaite aussi d'être le témoin n° 1. Marchand s'approche d'elle et se présente.

— Vous avez vraiment vu l'assassin, madame ?

— Comme je vous vois, monsieur l'inspecteur.

— Comment était-il ?

— Ah ! ça, je ne peux pas vous dire.

— Vous venez de me dire que vous l'aviez vu comme...

— Je l'ai vu, mais il courait. Et puis il faisait noir. Et j'avais peur. Je ne peux pas vous donner de signalement, si c'est ça que vous voulez.

Elle a l'air fière de connaître le mot « signalement ».

— Par où est-il parti ? demande Marchand.

— Par là, vers Sèvres. Je ne l'ai pas vu longtemps.

Marchand comprend qu'il ne tirera rien de plus précis de la buraliste pour le moment, et il n'insiste pas.

— Merci, madame. Si nous avons besoin de vous, nous vous convoquerons.

— Quand vous voudrez, monsieur l'inspecteur.

Girard entre dans le tabac, donne le portefeuille du mort à Marchand qui commence à le fouiller, pose sur la table une grosse liasse de billets, puis examine la photo du permis de conduire. Une lueur satisfaite passe dans ses yeux.

Sans répondre, Marchand se lève et sort du tabac. Girard le suit en trotinant. Marchand s'approche du brigadier qui a trouvé le cadavre.

— Brigadier, vous allez me boucler le secteur et au trot. Collez-moi des barrages partout, contrôlez tout le monde et amenez au commissariat tous ceux qui ne sont pas en règle ou qui sont suspects.

— Compris, inspecteur.

Le brigadier s'éclipse pour transmettre les ordres. Girard regarde Marchand en secouant la tête d'un air désapprobateur.

— Tu veux faire arrêter toutes les bagnoles qui vont sur Paris ?

— Parfaitement ! réplique Marchand. Je veux aussi qu'on me contrôle la gare de Sèvres. Je veux qu'on me surveille les premiers métros et bus au départ d'ici. Qu'on me les passe au peigne fin et qu'on m'amène tous les gens qui ne sont pas du coin et qui ne sont pas en règle. Si on se grouille, on a une chance de piquer le gars rapidement. Il est parti vers Sèvres, il devait être paniqué. A moins qu'il ait une planque, il doit encore traîner dans le coin et nous avons une chance de le coincer. Je veux que personne ne puisse sortir de Sèvres sans être contrôlé. Vu ?

— Ça va être le bordel et les gens vont gueuler comme des ânes, risque prudemment Girard.

— Plus ils gueuleront, mieux ça vaudra. (Marchand rassure Girard d'un sourire.) T'inquiète pas. C'est une histoire qui va faire du foin. Tu sais qui c'est, le cadavre ? C'est Garnette. Victor Garnette.

— Sa tête me disait quelque chose mais je ne vois pas...

— Une grosse légume. Avant la guerre, il était propriétaire de *Paris-Journal*. Aujourd'hui, il est moins en vue, mais il est toujours milliardaire et il a beaucoup d'influence.

— Il *avait*, rectifie Girard. Tout ça ne l'a pas empêché...

— Oui, mais nous, ça peut nous servir.

Marchand tourne la tête vers le pont. Un bouchon de voitures qui grossit sans cesse en bloque l'entrée : le barrage est en place. Les gens commencent à klaxonner ; dans cinq minutes on ne s'entendra plus. Des agents vont de voiture en voiture pour vérifier les papiers de leurs occupants.

— Il va leur falloir des renforts, dit Marchand. (Il part vers sa voiture. Girard le suit.) Je te retrouve au commissariat. Tu sais, c'était quelqu'un, M. Garnette.

— Et quand il s'agit de *quelqu'un*, ricane Girard, on joue le grand jeu et on met le paquet.

— Parfaitement. Comme ça, ça fait du bruit. Les journaux en parlent, tout le monde est au courant, et, nous, ça nous rend service.

— Ouais, grommelle Girard, pas convaincu. Ça nous rend service ou ça nous gêne. Seulement l'inspecteur chargé de l'affaire, s'il trouve son assassin, est sûr d'avoir de l'avancement.

Marchand hausse les épaules et monte dans sa voiture sans répondre. Girard s'accoude à la portière.

— Tu as bien raison d'être ambitieux, Marchand. Seulement, même si tu passes commissaire, ce n'est pas ça qui convaincra ta femme que le métier de flic est le plus beau des métiers.

— Possible, dit Philippe. Mais ça fera râler les petits copains.

*

Le soleil monte. L'assassin gravit rapidement une petite rue, puis débouche dans l'avenue bordée d'arbres qui mène à la gare. Un car de police est arrêté sous les arbres. A la porte de la gare, un flic en uniforme vérifie les papiers de tous les voyageurs qui se présentent. Pas question de passer... L'assassin fait demi-tour et commence à redescendre l'avenue quand il aperçoit deux flics qui viennent vers lui. Les flics ne l'ont pas encore vu. L'assassin s'arrête, hésite, repart vers la gare, en longe le mur extérieur, se retrouve dans un cul-de-sac. Il ne peut plus reculer : il avise le petite édicule orné d'un écriteau d'email bleu : *Hommes*. Pas le choix : il entre dans les cabinets publics. Le sol est répugnant, l'odeur écœurante. L'oreille aux aguets, l'assassin entend les pas des flics qui se rapprochent. Surmontant son dégoût, il se met à quatre pattes sur le ciment souillé et, par l'espace laissé libre sous la porte de bois, se faufile dans un des cabinets « payants », grimpe sur le siège et s'y accroupit pour qu'on ne puisse voir, de l'extérieur, ni sa tête ni ses pieds. Il a l'air d'un gros oiseau sur son perchoir. Les deux flics entrent dans l'édicule.

— Des fois qu'il se serait caché dans les chiottes, dit le premier flic.

L'assassin retient son souffle et se tasse sur lui-même : les flics sont juste devant la porte de la cabine, à moins d'un mètre de lui. Le second flic ricane, amer.

— La chiotte, c'est cette histoire, dit-il. Faut que ça tombe sur mon jour de congé.

— Pisse un coup, ça te soulagera, dit le premier flic en rigolant. (Puis il ajoute d'un ton sérieux :) Qu'est-ce qu'ils foutent à mobiliser tout le monde. C'est si sérieux que ça, cette affaire ?

— Pour Marchand, faut croire que ça l'est. C'est lui qui a demandé

le quadrillage.

— Pour lui, ça tombe bien : il a l'affaire à domicile.

— Comment ça ?

— Il habite Sèvres. A deux pas d'ici. Il pourra rentrer déjeuner chez lui.

— Eh ben, pas moi ! Et c'est pas Marchand qui va expliquer à ma femme pourquoi je rentre pas déjeuner, mon jour de congé.

— Tu veux que j'aille lui expliquer, moi ? demande le premier flic avec un rire gras.

— Salaud ! grogne l'autre.

Un moment de silence. L'assassin risque prudemment un œil par-dessus la porte : les deux flics sont plantés devant l'urinoir. L'assassin s'accroupit à nouveau. Ses jambes commencent à lui faire mal : il déplace un peu ses pieds en prenant appui des deux mains aux parois de la cabine.

— Jette pas le bout, dit le premier flic.

— T'inquiète pas, ça peut servir. A propos, ta connais celle du pédé qui se fait piquer dans les lavabos pour dames ?

— Non.

— Ben, c'est une tante...

Les deux flics s'éloignent : l'assassin ne connaîtra pas l'histoire du pédé qui se fait piquer dans les lavabos pour dames. Il attend un moment, descend de son perchoir, ouvre la porte de sa cabine et jette un coup d'œil au-dehors. Les deux flics redescendent l'avenue. Le type sort derrière eux, s'engage rapidement dans une ruelle, tourne dans une allée cendrée qui longe le mur du parc – un mur trop lisse et trop haut pour qu'on l'escalade. « Dans le parc, je pourrai me planquer sous un buisson ». Il descend une allée, cherchant une brèche dans le mur. Mais rien. Cent mètres plus loin il y a une grille ouverte sur le parc. L'homme s'en approche lentement puis s'arrête pile en voyant un groupe de flics embusqués dans le parc à vingt mètres de la grille. Il fait demi-tour et s'éloigne en se forçant à marcher tranquillement, d'un air désinvolte. Trop tard. « Hé ! Là-bas ! » Le son de cette voix l'atteint entre les omoplates, comme un coup de couteau. L'assassin fait encore quelques pas. « Hé ! là-bas ! » L'assassin se retourne : un flic vient vers lui. L'assassin pique un cent mètres et le flic se lance à sa poursuite. Sans trop savoir ce qu'il fait, l'assassin s'enfonce dans une haie, saute le petit mur qu'elle cachait, se retrouve dans un jardin bien tenu qui entoure une petite maison blanche. Un chien lui donne la chasse. L'assassin tente de l'écarter d'un coup de pied : en vain. Le chien ne le lâche pas. Comme dans un cauchemar, l'assassin agrippe la grille qui ferme le jardin, l'escalade, la franchit, s'y déchire les mains sans rien

sentir, saute dans la rue, atterrit brutalement sur le pavé, reste une seconde suffoqué à regarder ses mains ensanglantées. La jambe de son pantalon est en loques : il ne sait pas si ce sont les crocs du chien ou les pointes de la grille qui l'ont déchiré. Haletant, à demi-assommé, il se remet sur pieds, repart en courant, les poumons en feu, s'arrête, cherche une cachette et, n'en trouvant pas, redescend vers une grande rue qui aboutit à la place de l'église où se tient un marché. L'assassin enfouit ses mains en sang dans ses poches et se mêle à la foule. Derrière lui, deux groupes de flics convergent vers la place.

L'assassin traverse la cohue, monte le perron de l'église, y entre. Ses pas résonnent sur les dalles avec un bruit de tonnerre. Il ralentit l'allure. Des cierges brûlent devant l'autel. Une vieille femme prie devant une statue de la Vierge. L'homme regarde autour de lui, repère une petite porte près d'un confessionnal, la pousse et se retrouve dans la rue, au soleil. Il est maintenant au cœur de Sèvres, au cœur du danger. Il ne sait pas quelle direction prendre. Il ne peut pas rester dans la rue : ses poursuivants sont partout, se rapprochent, le cernent : il est fait comme un rat. Avisant un petit bistrot crasseux, bourré de Nord-Africains, il entre, va au zinc, commande un cognac.

— Où est le téléphone ?

— Dans le fond à gauche.

— Vous avez l'annuaire ?

— Dans la cabine.

L'assassin s'enferme dans la cabine. De ses mains ensanglantées il feuillette fiévreusement l'annuaire, et trouve ce qu'il cherche : l'adresse de l'inspecteur Philippe Marchand. Il revient au comptoir et avale son cognac.

— Vous connaissez la rue du Théâtre ? demande-t-il au patron.

— Vous prenez à droite en sortant. Puis la deuxième à gauche, et c'est la première à droite.

— Merci. Payez-vous.

L'assassin donne un billet au patron, empoche sa monnaie et ressort du bistrot.

*

Le poste de police est un petit bâtiment en briques sales que ne parvient pas à dissimuler un lierre étique. Au-dessus de la porte éraillée, pendille un drapeau tricolore délavé. Dans une pièce du premier, aux murs brunâtres et humides, où rode une odeur de sueur, d'urine, de vieux cuir, de poussière centenaire et de moisissure propre aux commissariats, une douzaine de types sont alignés.

Assis à un petit bureau, Marchand et Girard attendent en

s'efforçant, poliment, de masquer leur impatience. Le flic qui a repéré l'assassin et qui a donné l'alarme va et vient lentement devant la rangée de suspects, en majorité Nord-Africains, qui le regardent d'un air haineux, craintif et coupable. Le flic les examine un à un, avec attention ; ses lourdes paupières battent doucement. C'est un grand type maigre, au visage d'enfant maltraité. Il secoue la tête.

— Chef, mon boulot ! commence un des Nordafs. Le patron, chef, il me fout dehors, si j'arrive en retard. Ecoute, chef...

— Ta gueule ! dit Girard qui se tourne vers le flic et lui demande : Alors, Briache ?

Briache secoue la tête.

— Il est pas dans le lot.

— Sûr ?

— Certain.

— Alors, foutez-les-moi dehors.

Les Algériens s'en vont sans demander leur reste. Girard lance à l'agent Briache un regard mauvais.

— Nom de Dieu de nom de Dieu !

— J'y peux rien, dit Briache d'un ton d'excuse. Je l'ai peut-être vu dix secondes et encore surtout de dos.

Marchand tape du poing sur la table.

— Il ne s'agissait pas de le voir, mais de le sauter.

— J'ai été surpris... bredouille Briache.

— Surpris ? Vous vous foutez de moi, non ? Tout le patelin est à feu et à sang, et monsieur est surpris. Pourquoi croyez-vous qu'on vous paie, hein ? On flanque tout Sèvres en état de siège, monsieur tombe pile sur l'assassin et il est « surpris ». A quoi vous pensiez, alors ? A votre avancement ?

— Oh !... dit faiblement Briache, effondré.

— Quoi : « Oh » ? Vous êtes armé, nom de Dieu ! vous ne pouviez pas tirer dessus ?

— J'y ai pas pensé. Et puis il courait.

— Ça vous prouvait que c'était lui.

— J'ai couru après. Je...

— Pas assez vite ! coupe Marchand. Mais qu'est-ce que vous foutiez dans le parc, hein ? Vous cueilliez des pâquerettes en vous racontant des histoires de cul ?

— On montait la garde. On était embusqués contre le mur...

— Embusqués, c'est bien ça. Je ne vous le fais pas dire.

— On a été surpris...

Marchand renonce à crier. Il lève les bras au ciel et prend Girard à témoin.

— Comment veux-tu travailler avec des moules pareilles ! Enfin... c'est la guerre, on vide les fonds de tiroirs. On sait toujours qu'il est petit et brun.

— Pour moi, c'était un Bic, dit Briache.

— Vous voyez des Bics partout, dit Marchand.

— C'était un Bic, affirme Briache, trop heureux de donner une précision supplémentaire qui, espère-t-il, lui vaudra l'indulgence.

— Quand on le piquera, dit Marchand, si c'est pas un Nordaf, vous entendrez parler de moi. Chaque fois qu'on vole un œuf ou qu'on tue quelqu'un dans ce pays vous dites que c'est un Nordaf. Comme ils se ressemblent tous, ça vous arrange. Seulement, ces conneries, ça ne marche pas avec moi. Alors faites gaffe : vous êtes sûr que c'était un Nord-Africain ?

— Je vous ai dit, inspecteur... je l'ai mal vu, je ne peux pas le jurer. Mais je suis sûr qu'il était brun.

— On pourrait peut-être arrêter tous les gars à cheveux noirs hein ? Et tous les gars bronzés ? Et tous les nègres aussi, non ?

— C'était pas un nègre. J'ai jamais dit ça.

— Bon, bon. Maintenant, du balai ! Retournez à votre poste et ne roupillez plus, nom de Dieu !

— Je suis de service depuis quatre heures, inspecteur. Il est midi, et je mangerais bien un morceau.

— Allez croûter, mon vieux. Mais si vous revoyez l'assassin, posez quand même votre fourchette et arrêtez-le. Vous mangerez votre fromage après.

Briache sort rapidement, sans relever l'ironie.

— C'est tout de même malheureux ! grogne Marchand. (Puis il voit que Girard le regarde en souriant et continue d'un ton plus calme.) J'y suis peut-être allé un peu fort, mais c'est vrai aussi, qu'ils sont trop feignants et trop cloches. L'heure du déjeuner ! Les paras n'ont qu'à sauter entre midi et deux heures, il n'y aura personne pour les arrêter !

— Les paras déjeunent comme les autres.

— Pas tous. Ils ne sont pas tous français. Bon. Ça ne sert à rien de crier. (Marchand décroche le téléphone.) Allô ? Ici l'inspecteur Marchand. Ecoutez bien : vous allez me fouiller une à une toutes les maisons de Sèvres... J'ai dit toutes... Je m'en fous... Oui, j'en prends la responsabilité... Oui... et commencez tout de suite !

Il raccroche avec fureur.

— Tu aurais pu demander l'autorisation au patron, dit Girard.

— Pas le temps.

— Il va gueuler.

— Si ça donne quelque chose, il sera bien content. Ecoute, notre bonhomme est encore forcément quelque part dans Sèvres. Il n'a pas pu s'envoler, non ? Il sait qu'il est cerné. Il va courir en rond et si on y va méthodiquement, on finira par l'avoir. (Il déplie deux des journaux posés sur le bureau et qui portent en gros titre, l'un : *Victor Garnette assassiné* ; l'autre : *Nouvel attentat terroriste*.) Tu as vu ça ? Et il y a deux éditoriaux sur l'affaire. La droite demande des mesures renforcées contre le F.L.N. La gauche exige une action sérieuse contre l'O.A.S. Mais personne ne sait exactement quelle était la position politique de Garnette : on ne sait pas grand-chose de lui. Il était devenu très prudent question politique. Tout ce qu'on sait c'est qu'il a été autrefois propriétaire d'un journal conservateur. Reste que toute la presse demande « une action énergique de la police parisienne » et que je vais leur en foutre, de l'action.

— Et on parlera de « l'inspecteur Marchand, dont l'infatigable activité... ».

— Exactement, admet Marchand. Alors, je vais y aller à fond, et en employant les grands moyens...

— Et si ça ne donne rien, tu vas te retrouver sur le sable.

— Je prends le risque. Maintenant, allons voir ce qu'on peut tirer de la famille si cruellement éprouvée... Tu as l'adresse de Garnette ?

— Je l'ai.

— Allons consoler la veuve éplorée.

Ils descendent l'escalier. Au moment de sortir du commissariat, Marchand se tourne vers le planton.

— Téléphonez à ma femme et dites-lui que je ne rentrerai pas déjeuner.

*

Son filet à la main, Diane Marchand revient du marché. En poussant la grille du jardin, elle entend sonner le téléphone et se hâte vers la maison.

Elle pose son filet au pied de l'escalier, court au téléphone et décroche au moment précis où la sonnerie s'arrête. Déçue, elle garde un moment le combiné à la main en agitant le crochet de l'appareil, comme si son correspondant pouvait l'entendre puis, elle raccroche, ramasse son filet, va le poser dans la cuisine et revient fermer la porte qu'elle a laissée ouverte. Soudain elle s'arrête : il lui semble avoir entendu du bruit, un grincement, dans la cave. Elle va ouvrir la porte : rien. Elle allume la lampe de l'escalier : toujours rien. Elle a

vaguement peur, puis elle se dit que c'est ridicule et, prenant sur elle-même, se force à descendre.

Le sous-sol de la maison est vaste : sur un long couloir de pierre peinte à la chaux, qui débouche dans la cour de derrière, ouvrent plusieurs celliers dans l'un desquels est installée la chaudière. Une bicyclette d'enfant est appuyée au mur au milieu d'un bric-à-brac poussiéreux. D'un coup d'œil, Diane inspecte le corridor : tout est normal. Puis de nouveau, au fond du corridor, elle entend le même grincement : c'est la porte de la cour qui est restée ouverte et qui joue sur ses gonds.

Rassurée, Diane va fermer la porte. La cave mal éclairée s'assombrit encore. En revenant sur ses pas, Diane passe devant le cellier où est installée la chaudière, et soudain elle se fige, glacée de terreur : planté sur le pas de la porte, un homme la dévisage. Ses yeux brillent d'un regard inquiétant.

— Ne criez pas ! dit-il d'une voix basse et rauque.

Son visage tendu est luisant de sueur, ses vêtements sont déchirés, noirs de charbon. Toute son attitude est menaçante. Il empoigne Diane de sa main tachée de sang et la tire vers lui. Diane résiste.

— Ne criez pas, répète l'homme sans élever la voix.

Il regarde fixement Diane, comme pour l'hypnotiser et elle doit lutter pour ne pas s'évanouir.

— Qu'est-ce que vous voulez ? parvient-elle enfin à articuler.

Sans répondre, il secoue mollement la tête : il a l'air d'un animal blessé. Diane s'écarte machinalement.

— Non ! dit l'homme d'une voix tendue. (Diane s'arrête.) Qui y a-t-il avec vous dans la maison ?

— Personne.

— Votre mari n'est pas là ?

— Non. Vous voulez de l'argent ?

— Je ne veux pas d'argent. Passez devant moi.

Diane remonte l'escalier : ils se retrouvent dans le vestibule. D'un geste l'homme lui fait signe qu'il veut visiter la maison. Diane lui montre, une à une, toutes les pièces vides.

— Quand les autres vont-ils rentrer ? demande l'homme.

— Je ne sais pas.

— Votre mari ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Je vous demande quand il rentrera.

— Je ne sais pas.

— Qui habite encore la maison ?

— Mon fils et mon beau-père.

— Bon, dit l'homme. (Il a l'air vaguement soulagé. Il montre ses vêtements déchirés.) Il faut que je me change. Donnez-moi quelque chose.

Docilement, Diane le conduit à la chambre à coucher. L'homme ouvre la penderie, décroche un pantalon et une veste. D'une main ferme, il force Diane à s'asseoir sur le lit. Elle le regarde d'un air de muette supplication. « Elle pense que je vais la violer », se dit l'homme et il la rassure avec un sourire amer.

— Vous n'avez rien à craindre. Tournez-vous.

Il se change ; le pantalon lui va à peu près. Il passe la veste qui lui est trop grande.

— Vous n'avez pas plus petit ? demande-t-il. Diane prend dans la penderie une vieille veste appartenant à son beau-père. Le type l'essaie ; elle lui va mieux.

— Maintenant, je voudrais me laver un peu.

Elle le conduit à la salle de bains. Il se lave la figure et les mains puis montre sa main blessée.

— Vous avez quelque chose pour mettre là-dessus ?

Diane lui fait un pansement sommaire.

— Ça va s'infecter si vous ne vous faites pas soigner, dit-elle.

L'homme hausse les épaules et demande :

— Vous avez une voiture ?

— Mon mari l'a prise.

— Il faut que j'aille à Paris. Une fois à Paris, je serai tiré d'affaire.

— Il y a une gare à cent mètres d'ici.

— Je sais...

Il reste un moment silencieux puis, doucement, il pousse Diane hors de la salle de bains et l'emmène au rez-de-chaussée. Arrivé dans le couloir, il va à la porte, hésite à l'ouvrir, y renonce.

— J'ai essayé de prendre le train à l'autre gare : ils la surveillent. J'ai peur, vous comprenez ? Donnez-moi du café. Donnez-moi quelque chose à manger. Après, je m'en irai.

Elle l'emmène à la cuisine. Au moment où l'homme finit son café, on entend s'ouvrir la porte d'entrée. Il se lève d'un bond.

— Diane ! appelle le beau-père, du vestibule. Diane, tu es là ?

L'homme fait signe à Diane de répondre. Elle obéit.

— Oui, père. Je suis dans la cuisine.

Une seconde plus tard, le vieux apparaît à la porte et regarde avec stupeur l'inconnu qui tient toujours sa tasse de café à la main.

— Bonjour, dit poliment l'homme.

— Bonjour, répond le vieux, méfiant. (Son regard va de Diane à l'inconnu : il attend une explication qui ne vient pas.) Excusez-moi, dit-il.

Il va s'en aller mais l'homme le rappelle.

— Restez ici. Je m'en allais...

Le vieux va dire quelque chose mais Diane prend les devants.

— Père, je vous présente Monsieur...

— Langlois, dit l'homme.

— ... Langlois, répète Diane. Mon beau-père, M. Marchand. M. Langlois est venu pour l'aspirateur.

L'homme se tait. Il regarde le vieux avec insistance.

— Ah ! oui !... L'aspirateur... (Le vieux cale sous son bras le journal qu'il tenait à la main.) Eh bien, bonjour, monsieur...

De nouveau, il fait mine de s'en aller. Rapidement l'homme va se planter devant la porte.

— Ne bougez pas !

— Qu'est-ce qui vous prend ? dit le vieux d'un air hautain.

Brusquement, l'homme arrache au vieux son journal et le déplie.

— Comment avez-vous deviné ? demande-t-il. (Puis il regarde la veste du vieux : elle est du même tissu que celle que Diane lui a donnée.) Vous avez reconnu le veston ?

— Vous !... commence le vieux d'une voix tonnante.

L'homme ne l'écoute même pas. Il regarde le journal : sa victime est morte. D'une minute à l'autre, la police pense établir l'identité du meurtrier. « Ils n'établiront rien du tout » grommelle l'homme. Puis il se tourne vers le vieux.

— Je vais m'en aller et vous serez tranquille. (Le vieux garde un visage de bois.) Passez dans le couloir, ordonne l'homme.

Diane et le vieux obéissent. L'homme va ouvrir la porte d'entrée : derrière la grille du petit jardin, on aperçoit la gare. On voit aussi les flics qui la surveillent. L'homme reste figé sur place. Le vieux ne peut plus se contenir.

— Je vous conseille de filer, dit-il bouillant de rage. Mon fils est inspecteur de police et quand...

— C'est justement parce qu'il est flic que je suis venu ici. Ils ne viendront jamais me chercher chez lui. Mais il faudra qu'il m'aide.

— Qu'il vous aide ! s'écrie le vieux. Il vous étripera, oui !

— On verra bien.

L'homme referme la porte puis sort son revolver de sa poche. Diane a un petit sursaut. Le vieux la rassure en lui posant la main sur

l'épaule.

— Qu'est-ce que vous voulez, demande-t-il.

— Sauver ma peau, dit l'homme. (Il montre Diane.) Elle, elle m'a aidé. Je ne voulais pas lui faire de mal, mais vous, vous êtes...

— Vous ne me faites pas peur, sale petit voyou.

Soudain le visage du vieux se crispe. La grille s'est ouverte. On entend une galopade dans le jardin, et le petit Jacques, hors d'haleine, entre dans le vestibule.

— Maman ! Maman ! Ils fouillent toutes les maisons...

Il s'arrête net en voyant l'inconnu et fixe le revolver, les yeux écarquillés. L'homme attrape Jacques, l'attire à lui et le bâillonne de sa main libre.

— Ne lui faites pas de mal ! s'écrie Diane.

— Dites-lui de ne pas crier.

— Ne crie pas, Jacques. Tu entends ? Ne crie pas.

Jacques gigote pour essayer de se libérer.

— Reste tranquille, lui dit l'homme, les dents serrées. Reste tranquille, ou il leur arrivera malheur, et à toi aussi. C'est ça que tu veux ?

Le garçon continue à lancer des coups de pied et à se tortiller comme une anguille. L'homme le plaque contre le mur.

— Tu vas rester tranquille ! Et ne crie pas, tu m'entends.

Le garçon regarde sa mère et son grand-père. Ils ont l'air gênés, honteux. Quand Jacques comprend qu'il ne trouvera aucune aide auprès d'eux, il cesse de se débattre, anéanti.

— Compris ? demande l'homme.

Jacques fait « oui » de la tête. L'homme le lâche et le garçon, en larmes, court se blottir contre sa mère. Du dos de la main, l'homme essuie son front couvert de sueur.

— Si tu nous fais du mal, mon père te tuera ! dit Jacques.

— Si ton père vous aime, il m'aidera, répond l'homme avec un pâle sourire, et je ne ferai de mal à personne. Tout ce que je veux, c'est m'en aller d'ici. (Soudain son visage se durcit et il crie presque :) Vous allez m'aider. Vous entendez ? Vous allez m'aider !

*

L'appartement des Garnette occupe les deux derniers étages d'un immeuble luxueux en bordure du bois de Boulogne. Aux murs du corridor tendus de rouge, des toiles de maître. Le salon Louis XV est orné d'objets d'art orientaux. Mme Garnette est plantée devant une des immenses portes-fenêtres d'où l'on a vue sur le Bois. Elle a une

cinquantaine d'années mais pas un cheveu blanc. Elle porte une robe de grand couturier – une robe noire. Son apparente jeunesse a quelque chose d'irritant : on sent trop qu'elle est le fruit d'une lutte quotidienne et une victoire des instituts de beauté.

Elle est étonnamment maîtresse d'elle même. Sa bouche mince, dure, trahit une nature volontaire et inflexible. C'est elle qui répond aux questions de Marchand, polie mais distante. Son fils, trente ans, bien rasé et l'air d'un gamin, se tient près d'elle sans rien dire. Robert Tellent, le secrétaire personnel de Garnette, est assis derrière le bureau, guindé dans une froideur étudiée comme une tortue dans sa carapace.

Marchand a commencé en déclarant qu'il était persuadé que la famille, malgré son chagrin, voudra bien l'aider dans son enquête. Puis il pose la question classique :

— Qui pouvait en vouloir à M. Garnette ?

Mme Garnette se tourne vers lui :

— Bien des gens, monsieur l'inspecteur. Mon mari a dirigé un journal. Il a fait de la politique à une époque. Mais je ne vois vraiment pas qui a pu vouloir le tuer.

— Vous ne voyez personne vers qui nous pourrions orienter nos recherches ?

— Ce n'est pas à moi de vous répondre, dit-elle vivement. Robert vous communiquera une liste qui comportera un grand nombre de noms très connus. Certains des ennemis de mon mari sont aujourd'hui au pouvoir. Je peux difficilement vous conseiller d'enquêter auprès d'eux.

— Votre mari a-t-il été mêlé à l'affaire algérienne ?

— Tout le monde a été plus ou moins mêlé à la guerre. Pas vous ? (Elle a un sourire méprisant.) Mais si vous croyez qu'il peut y avoir un mobile politique à ce... (elle hésite, cherche ses mots) à cet acte imbécile et monstrueux, vous êtes complètement dans l'erreur. Mon mari s'intéressait à la guerre, mais il n'y jouait aucun rôle actif. La politique, il en avait assez.

— Monsieur Tellent, dit Marchand, voudriez-vous me préparer cette liste. Sans oublier les noms célèbres.

— Très volontiers.

— N'allez tout de même pas jusqu'au président de la République.

Brusquement Marc Garnette s'approche de Marchand.

— Quand M. Tellent aura établi sa liste, j'aimerais y jeter un coup d'œil. Il pourrait oublier certains noms. Des noms pas encore célèbres.

Il lance à sa mère un regard de défi. Tellent hausse les épaules.

— Soyez tranquille, je n'oublierai personne.

Les deux hommes ne font aucun effort pour dissimuler l'hostilité qui les oppose.

— Monsieur Garnette, dit Marchand, si vous avez des suggestions à nous faire, des conseils à nous donner, je serai ravi de vous écouter.

— Monsieur l'inspecteur, dit Mme Garnette, soyez certain que mon fils, M. Tellent et moi-même ferons tout pour vous aider. Mais pour aujourd'hui, je vous prierai de nous excuser. Cette conversation nous est très pénible. (Elle gagne la porte.) Marc, viens avec moi ! ordonne-t-elle d'un ton impérieux.

Marc va la rejoindre. Marchand, au passage, lui tend sa carte.

— Appelez-moi quand vous voudrez, dit-il. Je ferai tout mon possible pour régler cette affaire rapidement.

— Merci.

— Nous sommes certains que vous ferez de votre mieux, monsieur l'inspecteur, dit Mme Garnette d'un ton glacial. De notre côté, nous en ferons autant.

Tellent est allé ouvrir la porte. En sortant, Mme Garnette lui adresse un signe d'intelligence que Marchand enregistre. Il prend son chapeau et se lève comme s'il s'en allait. C'est un vieux truc. Le témoin croit que l'interrogatoire est fini et ne se tient plus sur ses gardes. Girard comprend et entre dans le jeu : il suit Marchand jusqu'à la porte.

— Vous nous excuserez auprès de Mme Garnette, dit-il.

— Mais certainement, dit Tellent.

— Et vous la remercirez de son aide, ajoute Marchand. Ne vous dérangez pas, nous trouverons bien...

— Puis-je vous demander du feu ?

Girard a mis sa pipe à la bouche. Tellent lui tend un briquet de table.

— A propos, monsieur Tellent, demande Marchand, vous vous occupez de toutes les affaires de M. Garnette ?

— Pas de toutes. Mais je suis au courant même de celles dont je ne m'occupe pas directement. Je suis presque un associé, voyez-vous. Plusieurs affaires sont à mon nom.

— Vous devez connaître la famille depuis très longtemps ?

— Depuis la fin de la guerre.

— Comment vont les affaires de M. Garnette ?

— Elles sont en ordre. Je crois que vous feriez fausse route en cherchant du côté d'une rivalité d'affaires.

— M. Garnette portait-il une grosse somme sur lui ? Je veux dire, en plus de ce qu'on a retrouvé dans son portefeuille ?

— Je n'en sais rien.

— D'ailleurs, il ne semble pas qu'il s'agisse d'un crime crapuleux. Vous, monsieur Tellent, avez-vous quelque chose à gagner à la mort de M. Garnette ?

La tête de Tellent semble se rétracter dans sa carapace de tortue.

— En un sens, on peut dire que oui.

— C'est une pure question de routine, mais... Pouvez-vous me dire où vous étiez ce matin ?

Tellent sourit, sans contrainte. Mais une lueur mauvaise passe dans son regard.

— J'étais ici même. Je mettrai mon nom en tête de la liste : je suis sûr que vous enquêtez sur mon compte. J'habite cette maison, inspecteur. Vous découvrirez certaines choses : mes rapports avec Mme Garnette, par exemple. M. Garnette était au courant. Lorraine et moi, nous nous serions bien mariés mais le divorce aurait horriblement compliqué les affaires. Cet... arrangement satisfaisait tout le monde, y compris M. Garnette. C'était de loin le plus commode. Je suis sûr que je peux compter sur votre discrétion...

— Mais bien entendu.

— Croyez-moi, je n'ai rien à voir dans ce drame. Marc, lui, j'en suis certain, croit que c'est moi l'assassin. Il a des raisons d'être prévenu contre moi et je ne lui en veux pas. Mais l'assassin devait avoir des mobiles très puissants, alors que moi, voyez-vous, j'aimais beaucoup M. Garnette.

— Je vous présente encore toutes mes condoléances, dit Marchand avec une pointe d'ironie. A vous et à toute la famille. Vous n'oubliez pas ma liste, n'est-ce pas ?

Et il sort avec Girard.

— Belle famille bourgeoise, dit-il en descendant l'escalier. On y sent la chaleur et l'amour...

— Tu pourrais te taper cette vieille peau, toi ? demande Girard. Même si on te donnait une fortune ?

— Je t'ai vu dans tous tes états devant des plus vieilles et plus moches qui n'auraient demandé qu'à payer, ricane Marchand. Je me demande ce que le fils voulait nous dire.

— Sans doute avec qui sa maman couchait.

— Je ne crois pas, dit Marchand, songeur. Il y avait autre chose. C'est pour ça qu'elle l'a fait sortir quand il a voulu nous parler. S'il ne te donne pas signe de vie, appelle-le. Ce qu'il voulait nous dire est peut-être important.

Dans la petite bibliothèque au second étage de l'appartement, Mme Garnette sermonne son fils.

— Je ne veux pas qu'on en parle, sous aucun prétexte ! dit-elle. C'est compris ?

— Je ne vois pas pourquoi.

— Parce que c'est du passé et que je ne veux pas qu'on le déterre.

Tellent, adossé à la bibliothèque, intervient :

— Votre mère a raison. Je suis sûr que votre père aurait pensé la même chose...

— Comment pouvez-vous savoir ce que mon père aurait pensé ? crie Marc. Il n'a jamais eu à rougir de ce qu'il faisait, lui.

— La question n'est pas là, répliqua Mme Garnette, nullement impressionnée par la violence de son fils. Je veux ta parole que tu n'en parleras pas.

— Je ferai ce qui me plaira. (Le visage de Mme Garnette se durcit.) Je dirai ce qui me paraîtra utile pour faire arrêter l'assassin de mon père.

Mme Garnette garde son calme et parle avec une douceur confiante.

— Tu feras ce que je te dis. Ceci me concerne, moi aussi. Je veux que tu me promettes d'attendre, en tout cas. Si cela doit permettre d'arrêter l'assassin, personne n'a le droit de t'empêcher de parler. Mais je te demande d'attendre.

— Mon père a été assassiné et je n'attendrai pas, comprends-tu ? Toi, tu t'en moques peut-être ! Ça vous arrange, tous les deux, mais...

— Je t'en prie, Marc, je t'en prie !

Elle crie. Elle ne se contrôle plus. Tellent s'approche d'elle et lui prend la main.

— Calmez-vous, Lorraine. Calmez-vous.

Mme Garnette soupire et dégage sa main.

— Marc, dit-elle durement, je ne veux pas que tu dises un mot de cette histoire et je ne te le répéterai pas.

— Et moi, je ne te répéterai pas non plus que je ferai tout ce que je pourrai pour faire arrêter l'assassin. Et si ça remue de la boue dans le passé de la famille, je m'en fous !

*

La soirée est tiède, le ciel rayé d'or et de pourpre. Philippe Marchand range sa voiture au garage. Il fait doux ; les fleurs embaument et la petite pièce d'eau scintille au fond du jardin. Au bas du perron traîne la serviette de son fils Jacques : un cahier s'en est

échappé et ses pages frémissent dans la brise du soir.

Marchand ramasse machinalement le cahier et le feuillet en souriant. Il a rapporté du pâté d'Auvergne « en provenance directe de la ferme » dont Jacques raffole. Diane va faire la grimace ; elle va dire que c'est trop lourd, pour le soir. Mais Jacques sera ravi. Marchand range le cahier dans la serviette et entre chez lui.

Il est aussitôt intrigué par le silence. A cette heure on devrait entendre des bruits dans la cuisine. On devrait sentir aussi l'odeur du dîner.

— Bonsoir, crie Marchand. Diane ! Jacquot !

Il attend une cavalcade dans l'escalier, mais au lieu de cela la porte du salon s'ouvre lentement sur Diane. Marchand lui montre le paquet qu'il tient à la main.

— J'ai un petit quelque chose pour Jacquot...

Il s'arrête. Son père vient d'apparaître derrière Diane. Il a un drôle d'air, lui aussi. Marchand s'avance rapidement vers eux.

— Où est Jacquot ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Diane lui passe un bras autour de la taille et étouffe un sanglot. Il l'écarte de lui, observe son visage bouleversé.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-il. Il a eu un accident ? (Diane fait non.) Il est blessé ? Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu !

— Jacques n'a rien, dit le vieux. Pour le moment, en tout cas.

— Mais où est-il ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il est en haut, dans sa chambre.

— Il a fait des bêtises à l'école ?

— Philippe, je ne sais pas quoi faire, dit Diane d'une voix étranglée.

Marchand revient dans le couloir et se dirige vers l'escalier.

— Attends, Philippe, lui dit le vieux. Jacques n'est pas seul.

— Pas seul ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il y a un homme avec lui. Le type que tu cherches.

— Quoi ? Quel type ? Mais qu'est-ce que vous racontez, nom de Dieu !

— Un homme s'est introduit dans la maison, explique Diane. C'est l'homme que tu cherches.

— L'assassin de ce matin, ajoute le vieux.

Médusé, Marchand n'arrive pas encore à comprendre : les idées tourbillonnent dans sa tête et lui donnent le vertige.

— Mais expliquez-vous, à la fin ! Quel homme ? Qui ça ? Je veux voir Jacquot.

— Le type est armé. Il menace de tuer Jacques si tu fais quoi que ce soit.

— Mais vous êtes fous, tous les deux !

— C'est lui qui est fou, dit Diane. Il nous a menacés, il a dit qu'il allait t'attendre. Il sait que tu es inspecteur. Il nous a dit de t'avertir qu'il n'avait rien à perdre et que si tu essayais de faire quoi que ce soit, il tuerait Jacquot.

— Comment est-il entré ici ? Pourquoi l'avez-vous laissé faire ? (Il se tourne vers son père.) Tu étais là, toi ! Alors ? (Le vieux hausse les épaules dans un geste d'impuissance.) Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Ça ne tient pas debout ! Vous l'avez laissé emmener Jacquot, là-haut ? Vous êtes malades ! Je vais aller le sortir de là, moi !

Il commence à monter l'escalier.

— Philippe ! crie Diane. Sois prudent !

— Attention, Philippe, dit le vieux. Pas de bêtises.

Il monte l'escalier derrière Marchand qui est devant la chambre de son fils, secoue la poignée, puis lance un coup d'épaule dans la porte qui tient bon.

— Si vous entrez, je tue le même !

Marchand se retourne. Incrédule, il regarde son père consterné, sa femme bouleversée : leurs visages familiers ont maintenant quelque chose de louche, de cauchemardesque. Il les dévore des yeux comme s'il espérait enfin se réveiller d'un rêve atroce.

— Ouvrez ! dit-il d'une voix implorante, comme malgré lui.

— Je ne sors pas et vous n'entrez pas, dit la voix. Maintenant, écartez-vous de la porte. Je ne ferai de mal au petit que si vous m'y forcez.

— Jacques ! Jacques ! appelle Marchand.

Un moment de silence angoissant. Puis :

— Je vais bien, papa. Je n'ai rien dit Jacques.

— Jacques, crie-t-il. C'est vrai que tu n'as rien ?

— Je vous l'ai dit, répond le type. Allez-vous-en !

— Jacques... reprend Marchand.

— Il est fou, papa. Mais je...

Le reste est étouffé.

— Je vous répète qu'il va bien. Et il ne lui arrivera rien tant que je n'aurai pas d'ennuis.

Marchand crispe les poings et serre les dents pour ne pas crier. Diane l'a rejoint sur le palier. Devant son visage figé, Marchand se calme un peu et s'efforce de se reprendre.

— Jacques ! appelle-t-il encore.

— Oui, papa.

La voix semble bizarrement étouffée, comme si Jacques parlait sous l'eau.

— Qu'est-ce qu'il te fait ?

— Rien, dit l'homme. Je n'ai pas l'intention de lui faire du mal.

— Il ne me fait rien, papa. Il me tient, c'est tout. Papa, je ne veux pas rester avec lui.

Marchand se raidit, prêt à enfoncer la porte ; mais Diane le retient.

— Non, Philippe. Sois prudent.

Marchand, inondé de sueur, essaie de ravalier sa rage.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demande-t-il d'une voix qu'il s'efforce de contrôler.

— Je veux aller à Paris. Vous pouvez arranger ça.

— Je ne peux rien arranger du tout.

— Il faudra bien vous débrouiller si vous voulez votre gosse.

— Mais je ne peux rien faire pour vous. Si vous sortez maintenant je peux vous jurer que je vous laisserai partir, mais c'est tout. (Il sort son pistolet et s'aplatit contre le mur, près de la porte.) Si vous sortez maintenant, je vous laisse filer. Je vous donne ma parole.

Il attend. Dans le silence, il a l'impression d'entendre le type penser.

— Vous savez bien que je ne peux pas sortir maintenant, avec tous ces flics qui traînent dans le coin. Rappelez-les, trouvez un moyen pour me faire rentrer à Paris.

— Je ne peux pas.

— Débrouillez-vous.

— C'est impossible. (Nouveau silence. Marchand patiente un moment, puis finit par exploser.) Bon Dieu, je vous dis que c'est impossible. Vous m'entendez, oui ?

— Ne restez pas devant cette porte.

Le ton est impérieux. Marchand secoue la tête avec fureur, tambourine à coups de poings sur la porte : pas de réponse. Marchand se tourne vers Diane.

— Je vais enfoncer cette porte.

— Non, Philippe, je t'en prie, ne fais pas ça.

— Descends, ordonne tout bas Marchand. Toi aussi, papa. Et faites du bruit, qu'il vous entende partir. (Le vieux veut protester.) Filez !

Diane et le vieux descendent l'escalier en faisant sonner les marches sous leurs pieds. Ils se retournent vers Marchand qui ôte ses

souliers sans bruit puis tourne lentement le bouton de la porte et prend son élan pour foncer. Dans la chambre, le silence est total ; silence énorme qui submerge Marchand et lui brouille la vue. Il se jette sur la porte de tout son poids et, au moment précis où il la touche, il entend dans la chambre, le bruit assourdissant d'un coup de revolver.

Avec un hurlement, Diane remonte l'escalier au galop. Le vieux la suit. La voix terrifiée de Jacques les arrête net.

— Papa ! Papa !

— J'ai tiré dans le plancher, dit le type. Si vous recommencez, c'est sur le gosse que je tire.

Le vieux attrape Marchand par le bras.

— Il le fera, Philippe. Il vaut mieux lui obéir.

Dans la rue, on entend des pas précipités qui accourent vers la maison.

— Ils ont entendu, dit Diane.

— Si quelqu'un essaie d'entrer ici...

Le type ne finit pas sa phrase, mais son ton est éloquent. Marchand dévale l'escalier, arrive à la porte au moment où Briache et un autre flic en uniforme franchissent la grille du jardin. Marchand ouvre, les arrête d'un geste et se force à sourire.

— Salut, les gars, dit-il. Salut, Briache. Vous avez entendu le coup de pétard, c'est ça ? Ce n'était que moi.

— Ça venait bien de chez vous, hein ? demande Briache, déjà prêt à s'excuser.

— Oui, dit Marchand. (D'autres flics sont entrés dans le jardin et se massent au pied du perron.) Je suis désolé de vous avoir donné une fausse alerte. C'est moi qui ai tiré, (il montre son pistolet.) Pas exprès. En nettoyant mon arquebuse, j'ai failli me faire sauter un doigt de pied.

Briache sourit d'un air supérieur.

— Ah ! C'est dangereux de nettoyer une arme chargée. Faut faire attention, inspecteur.

— Je sais, c'est idiot. Excusez-moi de vous avoir dérangés pour rien. Je vous offrirais bien un verre mais ma femme...

— Non, non, merci. On va être relevés d'ici peu. Je dirai aux nouveaux de bien surveiller votre pavillon : des fois que vous vous blesseriez, la prochaine fois.

— Ça va, ça va, dit Marchand, agacé. Bonsoir.

— Bonsoir, dit Briache, pas fâché d'avoir pris une légère revanche sur l'engueulade du matin.

Les flics sortent du jardin. Marchand pousse un soupir et referme sa porte. Du palier son fils le regarde d'un air terrorisé. Quelque chose s'abat sur la main armée de Marchand qui lâche son pistolet avec un grognement de souffrance. En même temps, il sent le canon froid d'un revolver se coller à sa nuque.

— Les mains croisées sur la tête. Vite !

Une seconde, Marchand pense à se battre mais il rencontre le regard de Diane qui le supplie de n'en rien faire, et il obéit. L'assassin ramasse le pistolet de Marchand puis va rejoindre Jacques sur le palier et l'empoigne solidement par le bras. Il regarde ironiquement Marchand.

— Monsieur l'inspecteur, dit-il d'un ton méprisant, vous voyez que ça marche très bien et qu'on vous obéit. Vous allez arranger mon départ. (Il montre le vieux, Jacques et Diane.) Et si vous ne voulez toujours pas, ils sauront vous convaincre, eux.

Marchand et l'assassin se défont un moment en silence, puis le regard de Marchand vacille : il a perdu. L'assassin pousse Jacques dans sa chambre et s'y enferme avec lui.

*

Il fait nuit. Le clair de lune argente la façade blanche de la maison. Dans le jardin d'à côté, un chien hurle à la mort. Dans la chambre mansardée de Jacques, l'homme est planté devant la fenêtre. Il est en maillot de corps. Il a glissé son revolver sous sa ceinture. Allongé sur son lit, Jacques l'observe avec curiosité et moins de frayeur qu'avant. Fasciné, l'homme écoute hurler le chien.

Dans la grande pièce du rez-de-chaussée, Marchand fait les cent pas. Le couvert est mis mais on n'a touché à rien.

— Pourquoi m'en veux-tu ? demande Diane.

— Je ne t'en veux pas.

— Si. Tu m'en veux.

— Ça ne sert à rien d'en vouloir aux gens. Il faut trouver un moyen d'en sortir.

Il remplit un verre de vin et le tend à Diane qui le refuse.

— Pour le moment, dit-elle, nous ne pouvons qu'attendre. Demain, quand les perquisitions seront terminées, il s'en ira. Tu pourras l'aider...

Marchand pose son verre si brutalement que du vin jaillit sur la table.

— Non ! dit-il. Il faudra bien qu'il dorme. A ce moment, je l'aurai.

— Non, Philippe ! Tout ce que je veux c'est qu'il s'en aille. Tu

m'entends ? Qu'il s'en aille ! Je ne veux pas qu'il arrive quoi que ce soit à Jacques et à toi. Laisse-le filer.

Machinalement elle s'est mise à desservir.

— Pour qui me prends-tu ? Laisse-moi faire, c'est moi que ça regarde. Et laisse ces assiettes tranquilles.

— Je me moque de ce que ce type a pu faire. Je ne veux pas qu'il touche à Jacques.

Marchand lui arrache des mains les assiettes et les pose bruyamment sur la table.

— Ce salaud-là, je ne vais tout de même pas le laisser s'en tirer. (On entend hurler le chien.) Saloperie de clébard ! gronde Marchand. Il va réveiller tout le quartier.

Au premier, l'assassin est toujours devant la fenêtre. Il a bloqué la porte avec une chaise. Les hurlements du chien lui mettent les nerfs à vif. La sueur perle à son visage. L'homme se bouche les oreilles puis s'écarte de la fenêtre et regarde le garçon d'un air fiévreux.

— C'est Peggy, explique Jacques avec un petit sourire. Elle est énervante quand elle hurle comme ça, hein ? Des fois, ça dure toute la nuit.

— La ferme !

Sans répondre, Jacques se retourne vers le mur. Il respire régulièrement pour faire croire qu'il dort mais il garde les yeux ouverts. Le chien hurle toujours.

— Ta gueule ! Ta gueule ! dit l'homme, les dents serrées.

Et, les mains plaquées sur les oreilles, il se met à gémir. Du coup Jacques s'assied sur son lit et le regarde, stupéfait. L'homme gémit d'une drôle de façon : il fait moins de bruit mais on dirait qu'il hurle à la mort, lui aussi, comme le chien. Jacques a peur. Soudain l'homme se dresse, ôte la chaise qui bloque la porte, ouvre et, sans quitter Jacques des yeux, passe dans le couloir.

— Madame ! crie-t-il. Madame !

Diane et Marchand apparaissent dans le vestibule, au rez-de-chaussée.

— Faites taire ce chien ! crie l'homme. Faites-le taire !

— Comment voulez-vous... ?

— Je m'en fous ! Faites-le taire.

— Il n'est pas à nous, dit Marchand. Si vous voulez qu'il se taise, allez-y vous-même.

— Je vous dis de le faire taire !

— Mais comment ? demande Diane.

— Je ne sais pas. Donnez-lui à manger. Donnez-lui de la viande, ça

le calmera.

Docilement, Diane s'apprête à regagner la cuisine, mais Marchand la retient.

— Reste ici.

— Allez-y, madame ! dit l'homme avec violence.

Diane interroge du regard Marchand qui fait « non ».

— Allez-y, nom de Dieu ! crie l'homme.

Cette fois, Diane entre dans la cuisine.

Quelques instants plus tard, elle en ressort et va dans le jardin. Le chien hurle toujours. Marchand lève la tête, et les deux hommes se défient du regard. Brusquement le chien cesse d'aboyer, et Diane rentre dans la maison.

— Merci, madame, dit l'homme.

Marchand voit alors Jacques qui sort de sa chambre sur la pointe des pieds. Il se met à parler d'un ton détaché pour retenir l'attention de l'homme, en espérant que Jacques va comprendre et s'éloigner sans bruit.

— Désolé pour le bruit, dit Marchand avec une ironie appuyée. J'espère que le tic-tac du réveil ne vous dérange pas ? Si quelque chose vous gêne encore, n'hésitez pas à nous le signaler, nous ferons tout pour vous être agréable. Nous...

Tout en parlant, il a commencé à monter l'escalier.

— Restez où vous êtes.

Jacques comprend que son père attend qu'il plonge dans l'escalier. Il prend son élan. Diane le voit faire et la peur lui arrache un cri :

— Non, Jacques !

Marchand s'est rué en avant, lui aussi. D'un même mouvement, l'assassin balance à Marchand un coup de pied en pleine poitrine et empoigne Jacques au moment où il se précipitait vers l'escalier.

— Tu n'es pas fou, toi, non ? dit-il en le secouant. (Puis il crie à Marchand qui se remet sur pied.) Vous voulez me provoquer ? Essayez un peu. Remontez ici et vous verrez. Vous croyez que je bluffe, hein ? Vous croyez que je ne tuerais pas le petit ? Que personne ne fait une chose pareille ? Bon. Eh bien, montez et vous verrez !

— Ça va, dit Diane. On vous croit. Mon mari ne fera rien. Je vous jure qu'il ne fera rien.

Marchand lui jette un regard amer puis se détourne, vaincu. Jacques comprend que son père a honte et il se sent vaguement coupable.

— Jacques, dit Diane, fais ce qu'il te dit. Je te le demande.

Jacques se met à pleurer. L'homme le prend dans ses bras, le

ramène dans la chambre, l'allonge sur le lit et le regarde, tout déséparé.

— Ecoute... Allons, voyons, je ne t'ai pas fait mal. Ecoute... (Il s'arrête, puis brusquement, sans raison, il dit :) Je m'appelle Michel... Ça sera bientôt fini, tout ça. Demain, je serai parti. Ça te fera une fameuse histoire à raconter aux copains, non ?

Jacques lui tourne le dos sans répondre. L'homme allume une cigarette, tire goulûment dessus et remet en place la chaise qui bloque la porte. De sa chambre, Marchand entend l'homme marcher de long en large. Diane vient le rejoindre : elle a l'air tendu et anxieux.

— Pourquoi as-tu crié ? demande Marchand.

— J'ai eu peur pour Jacques.

— C'est pour ça que tu es allée donner à manger au chien malgré ce que je t'avais dit ?

— Oui. (Sa bouche se pince d'un air obstiné.) Je ne veux pas qu'il arrive du mal à Jacques.

— Et moi, tu crois que ça m'est égal ?

— Bien sûr que non. Mais pour toi il y a autre chose. C'est aussi une question d'orgueil. Tu as été humilié et tu veux tenter quelque chose. Moi, je ne veux prendre aucun risque Ça m'est égal qu'il soit pris et condamné. Je ne pense qu'à nous.

— Et à qui crois-tu que je pense ?

— Pour toi, c'est différent. Ça a toujours été différent.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est sans importance, Philippe. Tu sais que je ferai tout ce que tu voudras mais pas si ça met Jacques en danger.

— C'est aussi mon fils.

— Tout ce que je veux, c'est que ce type s'en aille. Toi, tu veux faire aussi ton métier. Cet homme t'a humilié et tu veux le lui faire payer. Moi, je m'en fiche.

Marchand ne répond pas et lève la tête en entendant un choc au plafond. C'est l'homme qui vient de laisser tomber un de ses souliers : assis sur le lit, il est en train de délayer l'autre qu'il laisse également tomber. Jacques a fini par s'endormir. L'homme s'allonge par terre, devant la porte, la tête appuyée au mur. Un instant ses yeux se ferment mais il se secoue aussitôt et se réveille. On n'entend pas un bruit dans la maison. La tête de l'homme bascule en avant : de nouveau il se secoue puis cette fois s'assied, par crainte de s'endormir pour de bon.

Un train illuminé traverse en sifflant la petite gare, à moins de cent mètres de la maison. Le père de Marchand, le vieux Gaston, se faufile dans le jardin, s'approche du grand noyer dont les hautes branches

dépassent le toit. Lentement, il commence à grimper de branche en branche, en s'arrêtant de temps en temps pour souffler. Il arrive enfin à une fourche sur laquelle il s'assied et d'où il peut voir ce qui se passe dans la chambre de Jacques. Tassé devant la porte, la tête sur la poitrine, l'assassin a l'air de dormir. Jacques est allongé sur son lit et dort lui aussi. Gaston a vu ce qu'il voulait voir. Il redescend sans bruit...

Dans sa chambre, Marchand, les yeux clos, est assis dans un fauteuil. Un petit grincement à peine perceptible lui fait dresser l'oreille, quelque chose comme le bruit d'un gond rouillé. Marchand se lève.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Diane, allongée sur le lit.

— Je croyais que tu dormais.

— Non. Tu as entendu quelque chose ?

— Je ne sais pas. Dors.

— Je ne peux pas. Où vas-tu ?

— Je descends. Je reviens tout de suite. Essaie de dormir.

Marchand entend de nouveau le petit grincement et descend. Il entrouvre la porte de la cave. Le silence est tel que Marchand a l'impression qu'on doit l'entendre respirer. Marchand risque un œil dans la cave obscure et entend de nouveau un raclement, comme si on traînait quelque chose sur le sol cimenté. Prudemment, il descend l'escalier, s'avance dans le corridor, collé au mur.

Dans un des petits celliers, une lumière : celle d'une torche électrique qui se braque soudain sur le visage de Marchand et l'aveugle.

— Ah ! c'est toi, Philippe, dit le vieux.

— Mais qu'est-ce que tu fais ici ? demande Marchand à son père.

— Chut ! Je l'ai vu.

— Quoi ?

— J'ai grimpé sur le noyer et je l'ai vu par la fenêtre. Il dort.

— Tu es sûr ?

— Certain. C'est pour ça que je suis descendu ici.

— Mais pourquoi faire ?

Le vieux braque sa lampe sur une malle ouverte : elle contient ses « souvenirs de guerre », celle de 14 : un casque, une baïonnette, une capote bleu horizon, tout un tas de vieilleries, et parmi elles un vieux Luger allemand que Philippe prend machinalement.

— Il n'est pas chargé et je n'ai pas de cartouches, dit le vieux.

— De toute façon, tu ne saurais plus t'en servir.

Le vieux prend dans la malle un couteau de tranchée à lame courte

et solide.

— Ça, ça pourra faire l'affaire.

— Qu'est-ce que tu veux foutre avec ça ? demande Philippe. Il a bloqué la porte.

— Oui, mais pas la fenêtre. On pourrait sortir l'échelle. Tu montes, et moi, du noyer, je te dis quand tu peux y aller.

— Tu crois ? Et Jacques ?

— Il faut prendre des risques dans la vie.

— Vous êtes fous tous les deux !

C'est Diane qui vient d'apparaître à la porte de la cave.

— Vous, laissez-nous faire ! Remontez dans votre chambre et restez-y.

— Philippe, il est fou ! Tu ne vas pas... Je vous en empêcherai !
Donnez-moi ce poignard.

Elle tend la main.

— Sans vous, dit le vieux en éloignant son couteau, il ne serait jamais entré dans la maison !

— Ecoute... commence Marchand.

— C'est vrai ! dit le vieux. Comment est-il entré ? Et elle n'a pas été fichue de t'avertir. Elle n'a même pas su protéger Jacques.

— Et vous ? réplique Diane. Vous avez fait quelque chose ?

— Et merde ! dit le vieux, furibond.

— Oh ! Assez, vous deux, dit Marchand. Ne commencez pas à vous chamailler !

— Philippe, dit le vieux d'une voix qu'il s'efforce de maîtriser, si tu la laisses nous arrêter maintenant, ensuite tu ne pourras plus jamais te regarder comme un homme. Toi, elle pourra peut-être te convaincre, mais pas moi. Elle se fiche pas mal de nous. Elle ne t'a épousé que parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement. Pendant soixante ans, j'ai porté des culottes. Ce n'est pas aujourd'hui que je vais mettre une jupe et m'aplatir devant elle !

Il veut s'en aller. Diane tend le bras pour l'arrêter, mais le vieux la repousse contre la porte.

— Vous ne comprenez donc pas, dit Diane. Il ne dort pas, il sait qu'il risque sa vie à chaque seconde. Il est plus affolé que nous et il n'a rien à perdre. Il a déjà tué. Il peut recommencer.

— On verra bien, dit Marchand.

— Philippe, si tu tiens un tout petit peu à moi, ne fais pas ça ! Je trouverai un moyen de le faire partir.

Le vieux se tourne vers elle, hargneux :

— Quel moyen ? Coucher avec lui, comme avec tous les autres ?

Faut-il que mon fils soit idiot pour vous avoir épousée !

Marchand empoigne son père par le bras et le secoue rudement.

— Tais-toi ! Tu perds la tête, non ? Tu ne sais plus ce que tu dis !

Le vieux comprend qu'il est allé trop loin.

— Excuse-moi, Philippe. Après tout, ça ne me regarde pas. (Il se tourne vers Diane.) Philippe est votre mari. Qu'il s'arrange avec vous. Mais moi, vous ne me direz pas ce que j'ai à faire. Pas maintenant. Pas ici. Pas dans ma maison.

— Si, je vous le dirai ! Jacques est mon fils.

Le vieux ne semble même pas l'avoir entendue.

— Je sors l'échelle.

Diane se tourne vers Marchand, l'air suppliant.

— Il faut essayer, Diane, dit Marchand. Même s'il n'y a qu'une petite chance, nous devons la saisir.

Les deux hommes décrochent l'échelle du mur.

— Ouvre la porte, dit Marchand à Diane.

— Non.

Marchand pose le bout de l'échelle qu'il tient et va ouvrir ; puis il passe dans sa ceinture le couteau de tranchée et, reprenant l'échelle, part avec son père.

— Toi, ne bouge pas, dit-il à Diane.

Mais elle se rue dans le jardin pour les arrêter. Et là, elle voit les deux hommes qui regardent en l'air, figés sur place : les volets de la chambre de Jacques sont maintenant fermés.

*

Elle est assise sur les dernières marches de l'escalier, la tête appuyée au mur ; la faible lueur qui vient du corridor fait jouer dans ses cheveux des reflets cuivrés. Elle entend Philippe qui va et vient, pieds nus dans la chambre. Elle empoigne la rampe, se lève pour aller rejoindre son mari puis se laisse retomber. Fermant les yeux, elle appuie sa tête sur ses bras. Non, elle ne rêve pas : tout cela se passe réellement.

— Diane !

C'est Philippe qui l'appelle, de la chambre.

— Oui.

— Ça ne va pas ?

— Si.

— Viens dormir.

— Je ne peux pas.

— Essaie...

Elle ne répond pas. Elle l'entend sortir de la chambre, s'approcher.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-il.

— Rien.

Il lui tend sa cigarette. Elle refuse d'un geste.

— Mais dis quelque chose, bon Dieu !

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

— Tu m'en veux. Tu m'en veux à cause de ce que mon père a raconté ? Mais il n'en pense pas un mot. Il est à cran. Tu sais comment il est quand ça va mal.

— Il en pensait chaque mot ! dit-elle avec rancune. Il en pensait même plus long qu'il n'en a dit.

— Mais non...

Marchand la prend doucement par les épaules et l'entraîne. Elle se dégage mais elle va s'allonger sur le lit, puis, brusquement, se rassied comme si elle avait des remords d'avoir songé à se reposer.

— Tu as l'impression que je me suis fait épouser ? Que je t'ai forcé la main ? demande-t-elle.

— J'en ai l'air ?

— Oui. Quelquefois. J'étais enceinte et j'ai voulu garder l'enfant. C'est pour ça que tu m'as épousée ?

— En partie, mais seulement en partie. C'est moi qui ai insisté pour qu'on se marie, pas toi.

— Ton père ne fait que répéter ce que tu lui as dit.

— C'est faux. Nous sommes tous énervés : ne parlons pas de ça maintenant.

— Si, il le faut. Il faut regarder les choses en face. Cet homme, là-haut, il sait ce qu'il veut, lui : il a un but précis. Si nous ne sommes pas lucides, si nous ne savons pas ce que nous voulons, nous aussi, ça risque d'être terrible.

— Diane, je t'aime et j'aime Jacques. Si je suis nerveux, si ce qui s'est passé avec mon père...

— Ce n'est pas seulement ça.

— Bon. Je ne suis pas toujours aussi attentionné que je devrais, je ne tiens pas toujours assez compte de tes sentiments... Evidemment, tout n'est pas parfait entre nous. Je sais qu'en un sens je t'ai déçue.

— Non, Philippe.

— Mais si.

— Ecoute, Philippe, je suis très heureuse comme ça. Tout ce que je te demande, c'est qu'il n'arrive rien à Jacques, que nous en sortions tous sans mal.

— Il ne lui arrivera rien, je te le promets. Nous trouverons un moyen. (Il la prend par la taille et elle laisse aller sa tête sur l'épaule de son mari.) Je n'ai jamais cessé de te désirer. C'est quelque chose, non ?

Il la serre contre lui mais elle se dégage.

— Non, Philippe. Comment peux-tu ? Laisse-moi tranquille.

Il la lâche à contrecœur, et allume une cigarette d'un air lugubre.

— Excuse-moi, dit-elle au bout d'un instant. Mais tu crois toujours que, faire l'amour, ça arrange tout. Ce n'est pas vrai.

— Je sais.

— Et puis je ne peux penser qu'à Jacques.

Il y a un silence. Soudain, Marchand dit :

— Et si nous tenions quelqu'un qu'il aime, lui ?

— Quoi ?

— Ce type, là-haut. Il doit bien avoir une famille, une femme, une petite amie, un enfant peut-être. Quelqu'un, quoi.

— Pas forcément.

— Mais si. Il faut tâcher de savoir qui il est, d'où il sort, où est sa famille. Si je peux mettre la main sur eux, on sera à égalité, lui et moi.

— Qu'est-ce que ça donnerait ? Nous ne vaudrions pas mieux que lui, si nous faisons ça.

— Je ne leur ferais pas de mal. Ils nous serviraient de monnaie d'échange. (Il se convainc lui-même en parlant.) J'ai raison. Je suis sûr que j'ai raison. A toi, il te parlera peut-être. Il te fera peut-être confiance et tu apprendras peut-être quelque chose, son nom, son adresse, je ne sais pas... Diane, essaie de savoir s'il y a quelqu'un... Quelqu'un à qui il tient.

— Ça lui serait égal, Philippe. Pour lui, c'est différent. Ça lui serait égal.

— Tu crois ? A moins que tu aies des scrupules ? Ça marchera, tu verras. On va bien le traiter. On fera ce qu'il dira en attendant de mettre la main sur quelqu'un à qui il tient. Après on fera un marché et je l'aurai, ce fumier ! Je l'aurai !

*

La salle à manger est inondée de soleil. Toute la famille est réunie autour de la table de chêne ciré. Les yeux baissés, le vieux mange machinalement, avec bruit. Les autres ont déjà fini. Debout dans un coin de la pièce, l'homme boit son café.

— Plus vite on arrêtera les recherches, plus vite je pourrai m'en aller, dit-il à Marchand.

— Je ne peux pas faire cesser les recherches, répond Marchand. J'ai des chefs : tant qu'ils ne seront pas certains que vous n'êtes plus dans le secteur...

— Arrangez-vous pour les convaincre. Je n'ai rien contre vous ni contre votre famille. Je regrette ce qui se passe mais je n'avais pas le choix. Et si quelqu'un essaie de me jouer un tour de cochon...

— Personne n'essaiera. Nous avons autant envie que vous de vous voir partir d'ici. Je vais essayer d'arrêter les recherches par ici, mais, de votre côté, il faut nous aider un peu. On ne peut pas tout prévoir. On peut avoir des visites, des collègues à moi risquent de venir. Nous n'y serons pour rien, mais vous le croirez sûrement.

— C'est juste. Je vous tiendrai pour responsable. Alors, arrangez-vous pour que personne ne vienne.

— Ecoutez, dit Marchand, je tiens à vous voir filer d'ici, c'est vrai. Mais je sais que vous finirez par être pris. Si vous vous livrez, je ferai tout mon possible pour vous aider.

— Je ne me livrerai pas, mettez-vous bien ça dans la tête. On ne me prendra que mort. Pour vous, il vaudrait mieux que ça ne se passe pas ici.

— Comme vous voudrez...

— Tout le monde veut toujours donner des conseils : je n'en ai pas besoin. Tout ce que je vous demande, c'est de faire ce que je vous dis. Le reste je m'en charge. Compris ?

— Je vous ai donné ma parole...

— La parole d'un flic !

— Je vous promets que vous pourrez rester ici jusqu'à ce que vous puissiez sortir sans danger. Nous ne vous tendrons pas de piège, nous ne ferons rien contre vous. C'est tout ce que je peux vous promettre.

— Bon. Tant que vous tiendrez vos engagements, ça ira. Mais si ça commence à aller de travers, dites-vous bien que c'est vous que j'en rendrai responsable. Vous tous. C'est vu ?

— D'accord. Je peux y aller maintenant ?

— Où ça ?

— Si vous voulez que je reste, je resterai, mais il faut que je fasse au moins semblant de vous chercher. Sans ça, mes collègues viendront voir ce qui m'arrive. (L'homme l'observe, méfiant. Marchand ne bronche pas.) Vous croyez que je peux faire ça par téléphone ? Vous ne connaissez rien aux méthodes de la police !

— Bon, finit par dire l'homme. Allez-y.

Marchand se lève, dit « Au revoir » à la ronde et sort.

Il a oublié exprès son manteau sur une chaise de la salle à manger. Diane le prend, interroge du regard l'homme qui lui fait signe qu'elle

peut y aller, et elle rejoint Marchand dans le couloir.

— Si tu fais cesser les recherches, murmure-t-elle en aidant Marchand à enfiler son manteau, il s'en ira.

— Je ne veux pas qu'il s'en aille.

— Je ne comprends pas.

— Je veux le faire arrêter. Il ne sortira d'ici que mort. Tu crois que je vais le laisser s'en tirer comme ça ?

— Et Jacques ?

— Si je fais cesser les recherches, il emmènera Jacques avec lui, pour se protéger. La seule façon de sauver Jacques, c'est de faire ce que je t'ai dit.

— Tu as tort.

— Tâche d'apprendre des choses sur lui. N'importe quoi. Je te téléphonerai... Le salaud, le fumier !...

Son visage se durcit, mais il se domine et réussit à prendre un air normal et à lancer « Au revoir » d'un ton presque amical.

Quand il est sorti, Diane se retourne : l'homme est debout devant la porte de la salle à manger.

— Vous voulez encore du café ? demande Diane.

— Non, merci.

— Je peux en reprendre un peu ?

— Allez-y.

— Je vais le faire réchauffer.

Il l'accompagne à la cuisine. Appuyé contre l'évier, l'homme ne la quitte pas des yeux.

— Comment vous appelez-vous ? demande Diane.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Vous allez rester ici un moment.

— Le moins possible, j'espère.

— J'espère aussi. Alors ? Votre nom ?

— Michel.

— Michel, répète Diane. C'est votre vrai nom ?

Il sourit sans répondre, reste un moment silencieux puis demande abruptement :

— Pourquoi avez-vous épousé un flic ?

— Ça fait partie du programme ? demande Diane en détournant les yeux avec gêne.

— Quoi donc ?

— De répondre à vos questions.

— J'ai répondu aux vôtres.

— Très bien. Pourquoi avez-vous tué un homme.

Les yeux de Michel s'assombrissent.

— C'est une longue histoire.

— J'ai tout mon temps.

— Ça ne vous intéresserait pas.

Elle verse une tasse de café qu'elle lui tend mais il refuse d'un geste.

— Il n'est pas empoisonné, vous savez.

— Un flic ! dit Michel. Vous ne l'aimez sûrement pas.

Diane boit son café sans répondre. Michel insiste :

— Vous aimez un flic ?

— Pourquoi pas !

— Vous l'aimez ?

— Je l'ai épousé. Je ne l'ai jamais regretté.

— Ça viendra, dit Michel sombrement. Tenez, s'il n'était pas flic, je ne serais pas ici. Ça fait déjà un regret.

— Peut-être. Mais peut-être qu'au contraire...

Soudain, on frappe à la porte. Michel tire son revolver de sa ceinture. Puis la porte s'ouvre bruyamment.

— Jacques ! crie une voix. On va être en retard. Grouille ! Tu viens ? Ça fait dix minutes qu'on t'attend dehors avec les copains !

— Ne bougez pas ! ordonne Diane à Michel. C'est son ami qui vient le chercher pour aller à l'école. Je vais dire qu'il est malade.

A ce moment, on entend Jacques crier :

— Je suis là. Je vais demander à ma mère.

Et il arrive dans la cuisine, son cartable sous le bras.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demande Diane. S'il ne va pas à l'école, ça paraîtra bizarre.

— Ce ne sera pas la première fois qu'un garçon manque l'école. Dites-lui de rester ici.

— Je veux y aller, dit Jacques. Je ne dirai rien. Je ne veux pas rester toute la journée ici.

— Tu vas rester avec nous, dit Diane.

Le petit rouquin apparaît à la porte.

— On va être en retard ! (Puis il s'arrête en voyant Diane et Michel.) Bonjour, madame. Bonjour, monsieur.

— Bonjour, dit Diane. (Elle montre Michel.) C'est un oncle de Jacques. Il arrive du Canada. Il va passer la journée avec nous et Jacques n'ira pas à l'école.

— Je veux y aller ! pleurniche Jacques.

— Laissez-le venir, madame, dit le rouquin.

— Filez, dit Diane. Il vous rejoindra.

Le rouquin s'éclipse. Diane interroge du regard Michel qui se tourne vers Jacques.

— Tu peux y aller, dit-il. Mais promets-moi que tu ne diras rien.

— Je dirai rien.

Michel regarde Diane.

— Il ne parlera pas. Il est assez malin pour se taire : je lui fais confiance.

— C'est pas pour toi que je parlerai pas, dit Jacques. C'est à cause de mon père.

— File ! dit Michel. Tu vas être en retard.

Jacques est déjà à la porte.

— Attention, Jacques, lui dit Diane. Pas un mot !

— Tu me prends pour un bébé ?

Jacques file rejoindre ses camarades et fait claquer la porte derrière lui.

— Je regrette, dit Diane à Michel, mais cela risque d'être tout le temps comme ça. On ne peut pas prévoir tout ce qui arrive.

— Il ne parlera pas, dit Michel. Les enfants, je leur fais confiance : ils ne sont pas foncièrement méchants, on peut se fier à eux. Et votre garçon me fait confiance, lui aussi. Il sait que je tiendrai ma parole s'il tient la sienne. Il n'est pas encore pourri, il ne sait pas encore que, tout ça, c'est de la saloperie ! (Avec une rage soudaine, il attrape deux tasses et les jette par terre. Elles éclatent en mille morceaux.) Les enfants, on peut s'y fier, mais les adultes... Regardez votre mari. Regardez-vous ! Vous me parlez poliment pour m'endormir. Pourquoi seriez-vous aimable avec moi, hein ? Qu'est-ce que vous cherchez ? Où est-ce que vous voulez en venir ?

— A rien. Nous ne cherchons rien du tout.

— Sans blague ? D'ailleurs, de toute façon, ça ne marchera pas.

— Si vous restez ici, il arrivera quelque chose d'imprévu. Comme maintenant.

Il se tourne vers elle brusquement, avec un grognement sauvage, puis lève le poing comme pour l'assommer. Elle lui fait face.

— Pourquoi ne partez-vous pas tout de suite ? demande-t-elle. Vous auriez une chance. Et nous...

— Partir ? crie Michel. Comment ? Pour aller où ?

— Je ne sais pas. Mais tout vaudrait mieux que de rester ici. Pour vous comme pour nous.

— Peut-être bien... dit Michel.

Il reste un moment immobile puis, machinalement, il s'accroupit et ramasse les débris des deux tasses.

*

Girard est déjà dans le petit bureau quand Marchand arrive.

— Tu as l'air d'avoir mal dormi, dit-il.

— Pas fermé l'œil. Tu t'es renseigné sur la famille Garnette ?

— Non.

— Tu as examiné la liste de Tellent ?

— Je ne l'ai pas reçue.

— Qu'est-ce que tu attends, nom de Dieu ? Il nous faut cette liste et un dossier complet sur la famille.

— Dis donc, tu as bouffé du lion, ce matin. Rien ne presse. D'ailleurs, on t'attendait. C'est toi qui es en retard.

— J'ai été retenu.

— Par la force ou par ta femme ?

— Les deux. Ça te va ? Girard, j'ai des emmerdements et je ne veux pas que cette affaire traîne. Je me donne vingt-quatre heures pour arrêter l'assassin.

— Trop tard, répond Girard. Le patron a déjà fait venir des gars de Paris. Ils t'attendent dans son bureau.

— Qu'est-ce qui se passe ? Il a des tuyaux ?

— Rien, mais c'est toujours pareil avec le patron. Il veut que quelqu'un prenne les décisions à sa place. Je crois qu'il va faire arrêter le quadrillage de Sèvres et les recherches.

— Merde ! dit Marchand. Il ne faut pas qu'il fasse ça. Pas encore.

— N'empêche qu'il va le faire. C'est pour ça qu'il a fait venir du monde de Paris. Tu le connais : ne fais pas aujourd'hui ce qu'un autre pourra faire demain. Surtout si tu peux faire croire en fin de compte que c'est toi qui l'as fait.

Marchand prend un paquet de cigarettes dans le tiroir, en allume une et tire rageusement dessus.

— Je vais l'empêcher de faire ça. Je tiens à prendre toute cette affaire en main. Allons le voir avant qu'il l'ait refilée aux gars de Paris.

Il entraîne Girard dans le bureau du commissaire, une grande pièce briquée et astiquée, où tout respire l'ordre. Le commissaire est un type méticuleux, et il tient à ce que cela se sache. Pour le moment, il est debout devant une carte, toute marquée de coups de crayon ; il explique le coup à un groupe de flics de Paris.

— Vous voyez que nous avons cerné et fouillé tout ce coin, dit-il

avec une lenteur épaisse qu'il prend pour de l'autorité. Il reste juste ce petit coin, sur la hauteur, près de chez vous, Marchand. Personne n'a encore trouvé la moindre trace de l'assassin et je commence à croire que nous perdons notre temps. J'ai demandé au commissaire Cordet, de la P.J., de prendre l'affaire en main. Je suis certain que notre homme n'est plus ici mais à Paris, voire quelque part en France. Cordet est de mon avis.

Cordet est taillé en coups de serpe. Il a un visage lisse, barré d'une fine moustache, l'œil vif. Un sourire officiel mais cordial découvre ses courtes dents blanches.

— Moi, je prétends qu'il est encore à Sèvres, déclare sèchement Marchand.

Le patron le foudroie du regard en toussotant nerveusement.

— Sur quoi vous basez-vous pour affirmer ça ?

— Sur ce que nous savons et rien de plus. On l'a vu entrer dans Sèvres et on ne l'a pas vu en sortir. Rien ne permet de penser qu'il ait réussi à filer.

Le patron toussote. Il sait où le bât le blesse : il est entouré de subordonnés ambitieux qui veulent sa peau. Ses toussotements manifestent la gêne inquiète qu'il éprouve toujours devant eux.

— Ce quadrillage ne sert plus à rien, affirme-t-il. Je veux que les hommes reprennent leur service normal.

— Ce serait une erreur, dit Marchand. Une grave erreur.

— Pourquoi ?

— Parce que le type est encore à Sèvres, répète Marchand.

— C'est votre opinion.

— Et quelle est la vôtre ? Pouvez-vous jurer qu'il n'est plus à Sèvres ?

— Je ne peux pas laisser indéfiniment tous mes hommes fouiller Sèvres maison par maison pour vous faire plaisir. Ils ont autre chose à faire.

Le commissaire souffle, s'éclaircit la gorge, hoche sa grosse tête. D'un air inquiet et malheureux, il quête une approbation autour de lui.

— Rappelez les hommes si vous voulez. Mais si l'assassin est encore là et fait du dégât en filant, ça sera votre faute. Après tout, c'est vous que ça regarde.

Là-dessus Marchand se lève et se dirige vers la porte.

— Un instant ! aboie le commissaire. Nous n'avons pas terminé.

Cordet vient à son secours.

— Je crois que le commissaire a raison, dit-il. Nous, nous vous offrons nos services, un point c'est tout. Nous n'avons pas l'intention

de vous ôter l'affaire ; pas pour le moment.

— Vous voyez ! dit vivement le commissaire.

— C'est une grosse affaire, dit Marchand. Garnette était un homme en vue. Si l'assassin est encore à Sèvres, si vous rappelez les hommes et si on l'arrête à Paris, on nous accusera d'incapacité. Pourquoi ne pas l'arrêter pendant qu'il est chez nous ?

— Mais nous ne l'arrêterons pas, nous ne savons rien de lui. Et s'il n'est pas là, si nous continuons à draguer Sèvres et à barrer les routes pendant qu'il se balade ailleurs, nous aurons l'air de quoi ?

— Je veux arrêter ce type ! s'écrie Marchand avec colère. Il est encore à Sèvres et si vous me donnez le temps, je le sauterai. Sinon, je risque autant que vous, monsieur le Commissaire. Plutôt plus.

— C'est moi qui suis responsable de ce qui se passe ici. Ne l'oubliez pas.

— Alors faites ce que vous voulez. Pour moi, c'est une erreur et je vais mettre ça noir sur blanc.

Le commissaire ôte ses lunettes, se frotte le coin de l'œil, remet ses lunettes en place.

— Allons, nous n'allons pas commencer à nous battre à coups de rapports, gémit-il. Cordet est d'accord avec moi et la P.J. aura son mot à dire.

— Autant qu'ils prennent officiellement l'affaire en main. Ça dégagera notre responsabilité dans le cas d'une gaffe.

— Ce n'est pas ça qui me tracasse, dit le commissaire. Je suis prêt à prendre mes responsabilités. (Il se tourne vers Girard.) Qu'est-ce que vous en pensez, vous ?

— Je suis de l'avis de Marchand, mais c'est à vous de décider.

Le commissaire est pris d'une nouvelle quinte de toux. Il met un moment à retrouver son souffle. Puis il se renverse sur son siège, épuisé.

— Bon, dit-il. Si tout le monde est d'accord... Nous continuerons à fouiller le quartier et si ça ne donne rien, nous repasserons l'affaire à Paris. Ça va comme ça ? (Les autres approuvent.) Bon. Alors, je laisse mes hommes, mais si ce type est encore ici et s'arrange pour filer, je ne serai pas le seul à avoir l'air d'un con.

Il congédie, d'un geste, Marchand et Girard.

— Il n'a pas entièrement tort, dit Girard. Si on garde l'affaire et si on foire, on aura bonne mine !

— On ne foirera pas !

— Comment peux-tu être sûr qu'il est encore par ici ?

— J'en suis sûr. Et ne commence pas à me demander pourquoi

toutes les cinq minutes, nom de Dieu !

— Et s'il est planqué chez un ami ? C'est bien joli de fouiller, mais on ne peut pas passer toutes les baraques au peigne fin ; on ne peut pas visiter tous les placards, toutes les chiottes...

— Tout ce que je demande, c'est que le dispositif reste en place le temps que je puisse apprendre quelque chose sur le gars. Quand je saurai qui il est, je le coincerai, et je tiens à l'avoir.

— Tu en fais une affaire personnelle, on dirait.

Marchand évite le regard intrigué de Girard et répond vivement :

— Le crime a été commis à Sèvres ; c'est à la police de Sèvres de s'en occuper.

— Oui, bien sûr. On va retrouver les gars qui fouillent près de chez toi ? On verra ce qu'ils foutent, et on pourrait déjeuner chez toi.

— Non. On va aller demander aux gars du labo si l'examen de la voiture a donné quelque chose.

La Citroën de la victime est rangée dans un garage de la police. Un petit bonhomme en blouse blanche s'affaire autour d'elle.

— Il y a des milliers d'empreintes, explique-t-il à Marchand et à Girard. Il faudrait des semaines pour savoir de qui elles sont, et s'il y a dans le tas celles de l'assassin. Et c'est pas sûr qu'on y arrive.

— Il n'y a rien d'autre ?

— On a trouvé un tableau sur le siège arrière. Pas d'empreintes dessus.

— On peut le voir ?

Le tableau est posé dans un coin du garage, près de l'escalier mécanique qui mène à l'étage. Médusés, Girard et Marchand le regardent : c'est un collage surréaliste. Un morceau de fil de fer barbelé traverse une bande de sable, sous un ciel de suie troué d'un soleil écarlate dont les rayons filent aux quatre coins de la toile.

— Qu'est-ce que ça représente ? demande Girard.

— Je voudrais bien le savoir.

— On va décoller le bout de barbelé et tacher de trouver d'où il vient, dit l'expert. Seulement...

— Ne faites pas ça, dit Marchand. Ne touchez pas au tableau.

— Ecoutez, inspecteur, ce tableau, c'est la seule chose dans la voiture qui n'appartenait sans doute pas à Garnette. Je voudrais savoir d'où il vient, trouver l'auteur : c'est peut-être lui l'assassin.

— Donnez-le-moi, dit Marchand. Je me charge de trouver. (Il regarde de nouveau le tableau.) Je ne sais pas ce que ça représente mais je crois savoir comment trouver d'où il sort.

— C'est pas régulier, dit l'expert. En principe, je n'ai pas le droit :

c'est une pièce à conviction. Enfin, prenez-le. Mais si j'ai des emmerdements, vous me couvrirez, hein ?

— Je vous couvrirai.

Le téléphone sonne. Le type du labo va répondre et tend le combiné à Girard.

— C'est pour vous.

Girard écoute sans rien dire. Son visage se durcit.

— Merci, dit-il en raccrochant. (Puis il annonce :) Ils l'ont. Ils l'ont ! Et tu avais raison, mon gars : il était à Sèvres !

— Quoi ? dit Marchand.

— Il était planqué dans une maison bombardée, près de la Grand-Rue.

Marchand se précipite dehors. Girard lui emboîte le pas. Cinq minutes plus tard, ils entrent, en coup de vent, dans le commissariat de Sèvres. L'agent de service, assis derrière le bureau, leur indique le premier étage.

— Il est là-haut, avec le patron. On vous attendait.

Ils montent au galop au premier.

— Voilà notre homme, dit le commissaire. Il est prêt à faire sa déposition.

Il leur désigne un type maigre, qui leur tourne le dos, tassé sur un banc, la figure enfouie dans ses mains. Marchand va se planter devant le type qui a des cheveux noirs, une barbe, un visage mince et des yeux injectés de sang. Ses vêtements sont froissés et déchirés. Sa figure est agitée de tics. Sa bouche est crispée par un drôle de sourire. Marchand le regarde un moment puis se tourne vers le commissaire.

— Ce n'est pas lui.

— Quoi ? dit le patron. Il a tout avoué.

— Je me fous qu'il ait avoué. Ce n'est pas lui.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

Marchand reste interloqué mais se reprend aussitôt.

— Regardez-le. Il ne sait même pas de quoi il s'agit. C'est un dingue qui veut se faire remarquer.

— Vous affirmez bien vite, et sans preuves.

— Et vous ? Vous avez des preuves ?

— On l'a arrêté à Sèvres. Il avoue tout. Il reconnaît avoir assommé Garnette à coups de pavé. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

— Ce type-là n'est pas l'assassin. Je vous dis que c'est un dingue...

— C'est vous qui êtes dingue. Je vais rappeler mes hommes et faire enregistrer les aveux.

Le prisonnier hoche la tête.

— Oui, oui !... s'écrie-t-il avec conviction. Je veux soulager ma conscience. J'aurais pas dû faire ça, mais une voix m'a dit que cet homme devait mourir et je l'ai tué.

— Ça va, ça va, dit le commissaire. Embarquez-le.

Deux flics empoignent le prisonnier et le mettent debout.

— Maintenant, Marchand, dit le commissaire, arrêtez la fouille et rappelez les hommes.

Sans répondre, Marchand s'approche du prisonnier, le prend par les revers de son veston et le tire vers lui en le regardant dans les yeux.

— Pourquoi l'as-tu tué ? Hein ? Pourquoi ?

— Je vous l'ai dit : il le méritait.

— Et ton revolver ? Où est-ce que tu l'as eu, ton revolver ?

— Le revolver... bredouille le type. Il y a pas de revolver.

— Et sa femme ? Pourquoi tu l'as tuée, elle aussi ? Hein, pourquoi ?

— Je sais pas... Elle... elle était là, alors...

— Alors tu avoues que tu les as tués tous les deux ?

— Oui, j'avoue. J'avoue tout.

Marchand jette sur les autres un regard qui signifie « Ça vous suffit comme ça ? » Puis il continue :

— Mais ce n'est pas hier que tu les as tués, hein ? C'est la semaine dernière, non ?

— Je me rappelle plus.

— Comment ils étaient ?

— Je ne sais pas.

— Ils étaient après toi, pas vrai ? Ils te donnaient la chasse ? C'est pour ça que tu les as descendus ? A coups de couteau, hein ? Tu les as poignardés ?

— Oui, ils étaient après moi...

— Pourquoi ?

L'homme roule des yeux égarés, sans répondre. Marchand le lâche.

— Allez, dit-il. Tu n'as rien fait du tout, avoue.

— Si, si. C'est moi. Je les ai tués tous ! Tous ! (Le type se met à sangloter.) Je veux expier. Je veux être puni !...

— Tu le seras, t'en fais pas, dit Marchand. (Il se tourne vers le commissaire.) Je ne sais pas ce qu'il a pu faire, mais ça n'a sûrement rien à voir avec le meurtre de Garnette. Si vous rappelez vos hommes, le véritable assassin va foutre le camp et, une fois dehors, il risque de

tuer encore. Maintenant il est cerné, attendons de pouvoir lui mettre la main dessus. Vous voyez bien que ce type est un malade.

Le commissaire toussoie.

— Emmenez-le en bas et gardez-le.

Les flics embarquent le prisonnier qui répète :

— C'est moi, c'est moi !... Je suis coupable ! Je dois être puni ! Je suis coupable !...

— Le salaud ! grogne le commissaire. Il a bien failli me faire faire une connerie, cet enfoiré ! Bon... Eh bien, continuez, Marchand. S'il est à Sèvres, on finira bien par l'avoir.

— Monsieur le Commissaire... commence Marchand.

— Oui ?

— Je l'aurai. Si vous me laissez les mains libres, si personne ne me met des bâtons dans les roues, je vous dis que je l'aurai.

— Personne ne vous met des bâtons dans les roues. Je vous ai dit d'y aller.

— Merci, dit Marchand. (Il fait signe à Girard.) Allons voir d'où sort ce tableau. Tâchons de trouver l'auteur, de savoir qui il est. S'il a une famille... Ça pourra être utile.

— Une famille ? répète Girard ahuri. Je ne vois pas...

— T'occupe pas, dit Marchand. Attends-moi une seconde. Je téléphone chez moi et j'arrive.

*

Le regard de Diane va du téléphone qui sonne à Michel qui se tient debout à la porte du salon et semble indécis. Derrière lui, le vieux lui jette des regards meurtriers.

— Allez-y, dit Michel. Répondez. Mais faites attention à ce que vous raconterez.

Diane décroche.

— Allô ?

— C'est Philippe. Tout va bien ?

— Oui.

— Il est à côté de toi ?

— Oui.

— Tu as pu le faire parler ?

— Non.

— Ecoute. Crois-tu qu'il pourrait être peintre ?

— Quoi ? demande Diane. (Michel s'approche d'elle. Elle explique :) C'est mon mari.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Il me demande comment ça va ?

— Dites que ça va bien et raccrochez.

— Philippe, il veut que je raccroche.

— Attends un peu. Ecoute-moi. La police risque de passer à la maison. Dis-lui... Dis-lui que les recherches continuent et que je n'ai rien pu faire pour l'empêcher.

— Entendu.

— Je crois que j'ai trouvé quelque chose... Je crois qu'il est peintre et je pense pouvoir...

— Dis-le-lui toi-même, dit Diane. Il écoute.

— Pourquoi l'avertissez-vous ? demande Michel d'un air méfiant. Qu'est-ce qu'il trafique ?

— Demandez-le-lui vous-même.

Elle lui tend le combiné.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Michel à Marchand.

— La police risque de venir chez moi, répond Marchand.

— Quoi ?

— Je n'ai pas pu l'empêcher. Mais ça n'est pas grave. Ils demanderont si on n'a rien trouvé d'anormal et ce sera tout.

— Je ne veux pas qu'ils viennent fouiner par ici. Vous m'entendez. Je ne veux personne. Vous préparez un coup fourré. Débrouillez-vous. Que personne ne vienne ici.

Il raccroche brutalement et se tourne vers Diane.

— Il mijote quelque chose et vous êtes au courant. Je vous préviens : empêchez-le de faire ça. Si la police vient ici, je ne réponds pas de ce qui peut arriver.

— Je vous donne ma parole...

— Je m'en fous, de votre parole ! Pourquoi est-ce que je vous ferais confiance ?

— Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— C'est votre affaire. A lui et à vous.

On sonne à la porte.

— N'ouvrez pas ! ordonne Michel.

— Ils reviendront. Ils viendront de toute façon. Il vaut mieux que j'ouvre.

— Non.

— Je vous en prie...

On sonne de nouveau.

— Bon, dit Michel, allez-y, mais faites attention.

Il prend son pistolet en main et monte se cacher à l'étage. Diane va ouvrir : deux flics en uniforme la saluent.

— Bonjour, madame. On peut entrer ?

— C'est à quel sujet ?

— On a ordre de fouiller les maisons du quartier. Vous n'avez rien remarqué d'anormal depuis hier ? Vous n'avez pas vu un inconnu ?

— Non, dit-elle. C'est à cause de cet assassinat, je pense ? Mon mari est l'inspecteur Marchand. (Le téléphone sonne. Elle va décrocher en ajoutant :) Ça doit être lui qui m'appelle justement.

— L'inspecteur Marchand ? dit un des flics. Je pourrais lui dire un mot ?

— Mais certainement.

Elle décroche.

— Allô ?... Philippe ?... Oui, ils viennent juste d'arriver. Il y en a un qui voudrait te dire un mot.

Elle tend l'appareil au flic.

— Allô ? dit le flic. Inspecteur Marchand ? Ici l'agent Carrel. J'allais fouiller votre pavillon, mais j'ai idée que ce n'est pas la peine. Nous n'allons pas déranger votre dame.

— Oui, dit Marchand en se forçant à rire. Je crois que vous feriez mieux de chercher ailleurs.

— Comme vous dites. Au revoir, inspecteur. Le flic rend l'appareil à Diane, la salue et sort avec son collègue.

— Alors ? demande Marchand.

— Ils s'en vont.

— Parfait, dit Marchand. Je te rappelle.

— Ne fais pas d'imprudences... dit Diane. Mais Marchand a déjà raccroché. Diane en fait autant et se tourne vers Michel qui redescend lentement l'escalier.

— Merci, dit-il.

— Ce n'est pas pour vous que j'ai fait ça.

— Merci quand même.

Sans répondre, Diane lui tourne le dos et regagne sa cuisine.

*

Leur tableau sous le bras, Marchand et Girard font la tournée des cafés de Saint-Germain-des-Prés : ils montrent leur toile à tous ceux et celles qui, de près ou de loin, ressemblent à des « artistes ». Personne n'a encore pu leur dire de qui est le chef-d'œuvre. A la Reine Blanche, ils tombent sur un petit bout de femme qui promène sa propre

production dans un grand carton et essaie de trouver des acheteurs. Ils engagent la conversation, offrent un café à la fille qui s'appelle Lily, qui a l'air un peu toquée mais bien gentille. Ils lui racontent qu'ils cherchent l'auteur de ce machin. Lily regarde le machin et secoue la tête.

— Connais pas. Mais vous savez, les peintres, c'est plutôt à Montparnasse. Vous n'avez pas essayé le Select ?

— Non.

— Venez avec moi.

Le Select grouille de chevelus et de barbus en blue-jeans et en gros chandails qui ont l'air de croire à leur déguisement et dont plusieurs sont manifestement des peintres – ou, en tout cas, font de la peinture et tiennent à ce que ça se sache.

Lily salue une trentaine de personnes, en embrasse une bonne douzaine – dont quatre sur la bouche. Puis elle exhibe le tableau que Marchand lui a confié. Un petit rassemblement se forme autour d'elle. On siffle, on s'exclame, on rigole.

— Dis donc ! Tu as changé de manière !

— C'est de toi, ça ? Tu baisses.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Deux œufs sur le plat.

— Le métro Barbès à cinq heures du matin.

— T'es fou, c'est une bicyclette.

— Moi, j'appellerai plutôt ça : Etude pour un chien mort.

— Vos gueules ! dit Lily. Il ne s'agit pas de savoir ce que ça représente mais de qui c'est.

Elle brandit le tableau à bout de bras et tourne sur elle-même, gracieusement, en demandant à la cantonade :

— Est-ce que quelqu'un connaît le Kandinsky qui a pondu ce chef-d'œuvre ?

A une table du fond un chauve squelettique et mal rasé, qui joue aux échecs avec un barbu, lève la tête un moment, pousse une pièce en annonçant « Echec » puis regarde de nouveau le tableau.

— Moi, je connais, dit-il.

Marchand, qui attendait, assis à une table avec Girard, va reprendre la toile à Lily et s'approche vivement des joueurs d'échecs.

— Vous connaissez cette toile ? Vous connaissez l'auteur ?

— De vue, seulement.

— Qui est-ce ?

— Un type qui vient souvent ici. Il ne parle à personne. Il boit un café, il traîne un peu et il s'en va.

— Vous connaissez son nom ?

— Non.

— Est-ce qu'il est venu hier ?

— C'est loin hier.

Le chauve se tourne vers son adversaire et propose :

— On en fait une autre ?

— Je vous demande s'il était ici hier, dit Marchand.

— Et moi, je vous dis que je n'en sais rien. Non mais sans blague ! Vous allez me tanner longtemps avec vos questions ? Vous vous prenez pour un flic.

— Non, dit Marchand en sortant sa carte. J'en suis un.

— Merde, alors.

— Comme vous dites.

— J'aurais dû m'en douter, dit le chauve. Quelqu'un qui cherche un peintre, ça n'est jamais un marchand de tableaux ni un collectionneur. Quand on cherche un peintre, c'est pour lui faire des emmerdements. J'en sais quelque chose : moi, je suis sculpteur. Si vous voulez mes papiers, ils sont en règle.

— Je me fous de vos papiers, dit Marchand. Vous connaissez le type qui a fait ça ?

— Je vous l'ai dit : de vue.

— Cinq mille francs pour vous si vous m'aidez à le trouver.

Le chauve fait un geste d'impuissance mais son adversaire barbu dresse l'oreille.

— Cinq mille francs ? demande-t-il.

— Oui.

— Aboulez.

Marchand sort cinq mille francs de sa poche. Le barbu tend la main mais Marchand ne bouge pas.

— Je vous écoute, dit-il.

— Je ne sais pas le numéro, dit-il, mais je connais la maison. C'est rue Campagne-Première.

— Venez avec nous, dit Marchand. Vous aurez les cinq mille francs quand je serai dans la maison.

Le barbu sort du Select avec Marchand et Girard.

— Celui-là, dit derrière lui le joueur d'échecs chauve, pour cinq mille balles, il vendrait son père et sa mère. Et aussi ses enfants, s'il était foutu d'en faire.

Ses scrupules endormis par trois billets de mille francs, la concierge de la rue Campagne-Première a introduit Marchand, Girard et le barbu dans un atelier miteux : quelques meubles, un évier rempli de vaisselle sale, tout un matériel de peintre, des toiles en masse, tournées vers le mur, et, sur un chevalet de fortune fait de quelques caisses, une toile inachevée qui ressemble à celle qu'on a trouvée dans la voiture de Garnette. Marchand retourne une dizaine de toiles : Girard et lui ne s'y connaissent guère en peinture, mais ils n'ont pas besoin d'être des experts pour voir qu'elles sont du même auteur que celle qu'ils trimbalent depuis le matin.

Marchand donne ses cinq mille francs au type et le congédie. Puis il demande à la concierge :

— Comment avez-vous dit qu'il s'appelait, déjà ?

— Lourat. Michel Lourat.

— Il habite ici depuis longtemps ?

— Quatre ans. Qu'est-ce qu'il a fait ? C'est grave ?

— Comme ça... répond évasivement Marchand. (Puis il se tourne vers Girard.) Tu as entendu. Michel Lourat. Trouve-moi tout ce que tu peux sur lui. Je te retrouve à Sèvres.

— Vu, dit Girard. A tout à l'heure.

Et il s'en va.

— Madame, demande Marchand à la concierge, qu'est-ce que vous savez de Michel Lourat ?

— Pas grand-chose. Il vivait seul et il ne recevait jamais personne. Il était tranquille et bien élevé et payait régulièrement son loyer.

— En quatre ans, il n'a pas reçu une seule visite ?

— Pas une seule. Il n'était pas souvent ici. Une fois, il est tombé malade, mais même à ce moment-là, personne n'est venu le voir : c'est moi qui me suis occupée de lui. Il ne parlait pas beaucoup mais il était bien poli. Je ne sais absolument rien, vous savez, c'est vrai.

— Ce n'est pas possible.

— C'est comme ça, monsieur. Je regrette, mais c'est comme ça.

*

Assis à son bureau, Marchand examine les tableaux qu'il a emportés de chez Michel Lourat quand le commissaire entre en coup de vent et jette sur la table une liasse de papiers.

— Vous aviez raison, Marchand, dit-il avec enthousiasme. Cent fois raison !

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Votre Van Gogh, là, le peintre : ses empreintes correspondent à

celles qu'on a relevées dans la voiture. C'est lui l'assassin. C'est sûrement lui.

— Je le savais, patron. Ce que je voudrais, c'est trouver des gens qui le connaissent, des parents, des amis, une fille...

— Vous en trouverez sûrement.

— Est-ce qu'il avait un casier judiciaire ?

— Non. On n'a rien trouvé, pour le moment. Mais ça ne fait rien : maintenant, on a un point de départ pour travailler. Quand Girard reviendra, il aura bien quelques renseignements et on pourra s'y mettre pour de bon.

— Qu'est-ce qu'il fout, celui-là ? Ça fait trois heures qu'il est en chasse. Quand on a le nom d'un type, ce n'est pourtant pas sorcier de trouver quelques tuyaux sur lui.

— Ne vous énervez pas. Ça part bien. Je n'aurais pas cru que nous pourrions avancer tant que ça en si peu de temps.

Le téléphone intérieur sonne. Marchand décroche.

— Allô ?... Oui. Faites-le monter.

— C'est Girard ? demande le commissaire.

— Non. C'est Marc Garnette. Je l'avais convoqué.

— Vous tenez à lui parler seul ?

— Mais non, patron. Vous pouvez rester.

Mais Garnette a l'air nerveux. Il inspecte la pièce d'un œil soupçonneux. Après les salutations d'usage, Marchand lui demande :

— Vous n'avez ajouté aucun nom à la liste de M. Tellent. Pourquoi ?

— Je l'ai regardée. Elle m'a paru complète.

— C'est pour ça que vous m'avez appelé ?

— Je ne pensais pas qu'il y avait urgence.

— Pourtant, hier...

— Hier, j'avais peur que M. Tellent oublie certains noms sur la liste... Il n'aimait pas beaucoup mon père, vous comprenez...

— Je comprends. D'ailleurs, maintenant, c'est sans importance. Nous croyons savoir qui est l'assassin.

La nervosité de Marc Garnette fait aussitôt place à un intense intérêt.

— Ah ? Qui est-ce ?

— Un nommé Lourat. Michel Lourat.

— Vous l'avez arrêté ?

— Pas encore, mais ça ne tardera pas. Vous le connaissez ?

— Non. Je n'ai jamais entendu ce nom.

Marchand lui montre les tableaux.

— Regardez ces toiles. Elles ne vous disent rien ?

— Rien. Qu'est-ce qu'elles ont à voir avec ?...

— Ce Lourat est peintre.

— Je n'ai jamais entendu parler de lui. Comment est-il ? Vous n'avez pas une photo de lui ?

— Non. Mais sa concierge me l'a décrit.

Quand Marchand a donné un signalement détaillé de Michel Lourat, le commissaire s'écrie :

— C'est très précis. Il faut faire diffuser ça par radio, faire établir un portrait robot et le donner aux journaux.

— On va le faire, dit Marchand. Réfléchissez, monsieur Garnette. Ce signalement ne vous rappelle rien ?

— Franchement non.

La porte s'ouvre : c'est Girard.

— Je commençais à désespérer, dit Marchand. Alors ? Où est sa famille ?

— Je ne sais pas s'il en a une. Lourat, c'est un faux nom. Je n'ai rien trouvé du tout. Il a habité quatre ans rue Campagne-Première, c'est tout ce que je sais. Les autres Lourat que j'ai trouvés n'ont rien à voir avec lui. Total zéro.

— C'est impossible.

— C'est comme ça.

— Enfin, bon Dieu ! explose Marchand, ce type n'est pas un truand qui se planque. Tu vois bien comment il vivait, et il n'a pas tué Garnette pour lui voler sa montre. Un type comme ça, ça ne pense pas à brouiller ses traces et ça en laisse forcément. (Il se tourne vers Marc Garnette.) Cherchez bien, monsieur Garnette. Vous connaissez les gens que fréquentait votre père. Il n'y a rien dans son passé ?... Une histoire de femme, quelque chose, je ne sais pas, moi. On ne l'a pas tué sans raison, nom de Dieu ! Qu'est-ce que ça peut être ?

— Je ne sais pas, dit Marc Garnette d'un air buté. Je ne sais vraiment pas.

— Vous mentez ! crie Marchand. Vous nous cachez quelque chose. Je l'ai compris dès que je vous ai vu. Je n'ai pas insisté sur le moment parce que je pensais que ce serait inutile et que je ne tenais pas à déterrer de sales histoires. Mais maintenant, il faut nous dire tout ce que vous savez. Vous dites que vous aimiez votre père. Même si ce n'est pas vrai, vous devez nous aider à trouver son assassin.

— Je vous dis que je ne sais rien, murmure Garnette d'une voix tremblante.

Le commissaire va à lui et lui pose une main amicale sur l'épaule.

— Ce n'est rien, monsieur Garnette. Ne vous troublez pas. L'inspecteur Marchand s'énerve un peu parce qu'il aime son métier. Mais il sait bien que vous ne lui cacheriez pas une chose qui pourrait être utile à son enquête.

— Je ne sais rien du tout ! grogne Marchand. Et ce petit crétin de fils à papa serait compromis dans le coup que ça ne m'étonnerait pas.

— Vous n'avez pas le droit ! crie Marc Garnette.

— Marchand, vous allez trop loin, dit le commissaire. Vous ne pensez pas ce que vous dites.

— Si, je le pense ! Ce petit morpion pourri de fric sait quelque chose sur son père, j'en suis sûr. Je l'ai vu le premier jour, quand sa mère lui a dit de la fermer. Qu'est-ce qu'elle vous défendait de nous raconter, votre maman ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Alors, c'est qu'il y a quelque chose, dit le commissaire d'un ton de reproche paternel. Quelque chose que votre mère veut nous cacher et que vous connaissez. Je ne peux croire que vous refusiez de nous donner un renseignement utile à l'enquête.

— Convoquez la mère ! dit Marchand.

— C'est ça, dit le commissaire. Girard, convoquez Mme Garnette. Je veux connaître toute la vérité.

Marc Garnette pouffe de rire : c'est si inattendu que les autres se regardent, intrigués.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demande le patron.

— Vous croyez que je ne comprends pas votre petite comédie ? ricane Marc Garnette. Le méchant et le bon type ! Si vous croyez m'avoir comme ça... Vous me prenez pour un minus. Il suffit d'être allé trois fois au cinéma pour connaître tous vos trucs ! Allez-y ! Faites venir ma mère. Interrogez-la, je serais curieux de voir ça. Seulement, je vous avertis, elle a le bras long : ça risque de vous coûter votre place. Et à cet abruti également. (Il désigne Marchand qu'il foudroie du regard.) Je n'ai rien à vous dire. Mon père a été tué et je ne sais pas pourquoi. J'ai cru un moment que cela pouvait avoir un rapport avec un procès qu'on a fait à mon père, il y a quelques années, pour collaboration. Mon père a été acquitté, mais il a reçu ensuite quelques lettres de menaces. Il avait fait des affaires avec les Allemands. Bon, il n'aurait pas dû, mais il y en a bien d'autres qui ont fait pire. J'ai cru qu'il pouvait y avoir un rapport entre ces lettres de menaces et le crime, mais je sais que ce n'est pas l'assassin qui envoyait ces lettres : j'ai appris aujourd'hui que l'auteur de ces lettres était Tellent, son secrétaire. Ma mère était au courant, c'est peut-être même elle qui en

a eu l'idée. Ils ont fait ça pour forcer la main à mon père dans des histoires d'argent. Quand je leur ai dit que j'allais vous parler de ces lettres, ils m'ont tout expliqué et m'ont demandé de me taire pour éviter le scandale. Voilà... Maintenant, vous savez. Convoquez ma mère, convoquez Tellent et cuisinez-les un peu, ça leur fera les pieds. Mais pour votre enquête, ça ne vous servira à rien. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise de plus ? Que je les hais ? Qu'ils haïssaient mon père ? Qu'au fond ils sont ravis de sa mort mais qu'ils n'auraient jamais eu le courage de le tuer ?

Les trois policiers se taisent. Le visage de Marchand est crispé de dépit ; malgré les confidences de Marc Garnette, il n'a aucune sympathie pour ce fils à papa. Il se lève et sort avec Girard.

— Monsieur, dit enfin le commissaire à Marc Garnette, je vous donne ma parole que, sauf en cas d'absolue nécessité, personne ne saura rien de ce que vous nous avez raconté.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Mon père est mort. Maintenant, je me fous de tout.

Et il se lève, en retenant ses larmes.

*

Il pleut. Girard regarde les ruisselets courir le long des vitres, pendant que Marchand examine longuement les tableaux de Lourat sans réussir à percer le mystère qu'il croit y voir.

Girard se retourne.

— Ça ne t'apprend pas grand-chose, hein ?

— Pas encore.

— On patauge.

— On sait qu'il est peintre.

— Ça ne nous avance guère.

— C'est toujours ça. Il y a sûrement un quelque chose là-dedans. Il faut le trouver.

— Ne compte pas sur moi. Je ne fais pas la différence entre un Picasso et un calendrier des postes. Le petit Garnette ne nous a pas été d'un grand secours. Et cette famille puante... Je n'aime pas cette affaire.

— Je suis sûr qu'on le piquera, dit Marchand.

— Parce que tu as dégotté des croûtes qui ne veulent rien dire ? Ça ne nous dit pas où le gars s'est planqué. Il peut être n'importe où.

— Il est à Sèvres.

— Tu répètes ça toutes les cinq minutes, dit Girard agacé. Mais quand on te demande pourquoi, tu ne réponds pas. Qu'est-ce que tu

caches ?

— Je ne cache rien. J'ai besoin que tu m'aides, c'est tout.

— Si je ne sais pas ce que tu as dans la tête, je ne peux pas grand-chose.

Le téléphone intérieur sonne. Marchand décroche.

— Allô ? Oui... Quoi ? (Il a l'air stupéfait.) Envoyez-le-moi.

— Rien de cassé ? demande Girard.

— Non, non. C'est mon fils.

Jacques entre dans le bureau.

— Tiens, salut, p'tit gars ! dit Girard en lui tapant sur l'épaule. Tu viens aider papa à trouver l'assassin ?

Jacques, déconcerté, se force à sourire en hochant la tête puis se tourne vers son père.

— Bonjour, papa.

— Bonjour, fiston. Eh bien, qu'est-ce que tu fais ici ? dit Marchand en s'efforçant de prendre un ton désinvolte.

Jacques ne répond pas. Il regarde Girard à qui Marchand fait signe de les laisser seuls. Girard sort.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? demande Marchand.

— Rien, papa. Rien de nouveau.

— Maman ? Grand-père ?

— Non, ça va. Il m'a dit que je pouvais aller à l'école si je promettais de me taire et de revenir.

— Ah ! dit Marchand en jubilant. Il t'a laissé sortir. J'aurais dû le savoir plus tôt. Je savais qu'il ferait une bêtise ! Je le savais ! Jacques, maintenant que tu es sorti, on va l'avoir, toi et moi.

— Mais j'ai promis de rentrer.

— Ne t'en fais pas pour ça.

— Et maman ? Et grand-père ? Je ne veux pas qu'il leur arrive quelque chose à cause de moi.

— Ne t'en fais pas, je te dis.

Marchand prend son fils par les épaules et l'assied auprès de lui.

*

Leurs cartables à la main et coiffés de chapeaux de gendarme trempés, une volée de gamins grimpe, au galop, le grand escalier qui escalade la colline de Sèvres. Michel les regarde, de la fenêtre du salon. On les entend crier et s'interpeller joyeusement. Puis ils disparaissent et c'est le silence, troublé seulement par le bruit de la pluie.

Michel se retourne et guette la porte d'un air inquiet. Diane, qui est en train de repasser, feint de ne rien remarquer. Le vieux, installé dans un fauteuil, garde un visage de bois.

— Il devrait être rentré, non ? finit par demander Michel.

— Il va arriver, dit Diane. Ne vous inquiétez pas.

— A quelle heure rentre-t-il d'habitude ?

— Ça dépend. Mais il ne va pas tarder.

Le vieux laisse échapper un ricanement. Michel le foudroie du regard, puis se retourne vers Diane.

— Il ne reviendra pas, hein ?

— Vous avez dit vous-même que vous lui faisiez confiance.

— Oui, dit Michel, un peu rassuré. Il ne veut pas qu'il vous arrive malheur. Il ne veut pas que sa mère paie pour lui. C'est un bon fils.

— Et vous ? Vous n'avez pas de famille ? Il y a bien quelqu'un qui doit se demander où vous êtes ?

— Non.

— Vous vivez seul ?

— Je vous ai déjà demandé de ne pas me poser de questions.

— Et vos amis ? Vous n'avez pas d'amis ?

— Je n'ai personne. Personne ne s'inquiète de moi.

— C'est triste.

— Pourquoi ? Vous vous trouvez mieux lotie que moi ? (Il désigne le vieux, dans son fauteuil.) Regardez-le, vous croyez qu'il s'en fait pour vous, lui ? Il ne pense qu'à sa peau. Pas vrai, grand-père ? (Le vieux ne daigne pas répondre.) Je vous parle.

— Vous pouvez rester ici mais vous ne pouvez pas me forcer à vous répondre.

— Avouez que vous vous fichez pas mal de votre belle-fille.

— Laissez-le tranquille, dit Diane.

— Il ne vous aime pas, hein ?

— Qu'est-ce que vous pouvez comprendre à ces choses-là ?

— Vous avez peut-être bien raison, dit Michel d'un drôle d'air. Oui, peut-être. (Il retourne se poster à la fenêtre.) Pourquoi ne rentre-t-il pas ?

— Vous nous tenez, le grand-père et moi, dit Diane. Ne vous inquiétez pas.

— Et s'il a parlé à quelqu'un ? Si les flics et votre mari décidaient de prendre un risque *avec vous* ? Vous voyez ce que je veux dire ?

— On ne risque pas la vie de gens qu'on aime.

— Mais si. Il y a des gens qui le font. Le grand-père, tenez, ou

votre mari. Vous aussi, vous le feriez peut-être. Mais un gosse ne ferait pas une chose pareille. (Il marque un temps.) Peut-être qu'il a parlé, après tout...

Le vieux se lève de son fauteuil.

— Restez assis ! ordonne Michel.

Le vieux n'obéit pas et le regarde d'un air de défi. Michel aboie :

— Je vous ai dit de vous rasseoir !

Cette fois, le vieux s'exécute et Michel retourne à la fenêtre : le ciel noir est traversé d'éclairs ; des coups de tonnerre déchirent le silence. Michel s'assied dans un fauteuil, la tête dans les mains. Diane aussi s'est assise. Nouveau coup de tonnerre.

— Allumez ! dit brusquement Michel. Allumez, nom de Dieu !

Il a presque crié. Le vieux se lève d'un bond et va craintivement allumer une lampe posée sur la table.

— Alors ? dit Michel au bout d'un moment. Votre garçon ne pense pas à vous ? Où est-il ? Dites-moi où il peut être ?

— Je n'en sais rien.

— Il a eu peur. Il pense à lui avant de penser aux autres : il est comme tout le monde.

Diane hausse les épaules, sans répondre.

— Il est peut-être chez un camarade, dit le vieux. Diane pourrait téléphoner...

— Téléphoner où ? Et si je le trouvais, vous ne croyez tout de même pas que je lui dirais de revenir ?

— Vous auriez tort de ne pas le faire.

— Je ne sais pas où il est.

Michel tâte la crosse de son pistolet puis l'empoigne à pleines mains et la serre, comme pour se rassurer. Soudain, on entend la porte s'ouvrir. Ils sursautent tous les trois.

— Je savais qu'il reviendrait, dit Michel.

Son pistolet à la main, il pousse Diane vers la porte. C'est Marchand. Il tient un paquet enveloppé de gros papier. Michel lui fait signe de passer au salon, et là, il ordonne :

— Le nez au mur.

Marchand obéit. Michel lui prend le paquet et le jette par terre puis il fouille rapidement Marchand. Dans une de ses poches il trouve des menottes. Il passe un des bracelets au poignet de Marchand et referme l'autre sur un tuyau de chauffage.

Marchand se retourne, furieux.

— Dites donc !...

— Ça va, répond Michel. Si vous n'avez rien sur vous, je vous

libérerai.

Il continue sa fouille. Pas d'arme. Michel recule de deux pas.

— Quel effet ça vous fait de les avoir, pour une fois ?

Marchand hausse les épaules et rétorque, d'un ton sarcastique :

— Vous n'avez pas l'air tranquille.

— C'est vrai, avoue Michel. Où est le garçon ?

— C'est ça qui vous tracasse ? Il est chez son oncle. C'est moi qui l'y ai envoyé.

— Vous n'auriez pas dû faire ça.

— Vous pensiez que j'allais le remettre dans vos sales pattes ? Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ?

— Vous avez pris un gros risque. Pourquoi ? Qu'est-ce que vous mijotez ?

— Rien. J'essaie de protéger ma famille, voilà tout.

— Et s'il parle ? Vous savez ce que ça donnerait ?

— Je lui ai dit de se taire et il se taira.

— Il parlera. A moi, il m'avait juré de revenir.

— Je suis son père, dit Marchand. Il fera ce qu'il m'a promis.

— Espérons-le.

— Vous allez me laisser enchaîné toute la nuit ?

— Pourquoi pas ? Ça serait plus commode et plus sûr. Tenez, asseyez-vous. (Il pousse une chaise vers Marchand.) Qu'est-ce qu'il y a dans ce paquet ?

— Un de vos chefs-d'œuvre, ricane Marchand.

Michel arrache le papier et découvre son tableau.

— Vous l'avez trouvé dans la voiture ?

— Oui.

— Alors vous savez mon nom ?

— C'est votre vrai nom ?

— Je m'en contente.

— Ecoutez, Lourat. J'ai faim. Est-ce que Diane pourrait nous préparer quelque chose ?

Michel réfléchit un moment.

— D'accord.

Marchand voudrait faire signe à Diane d'essayer de filer, mais elle évite son regard et passe dans la cuisine. Marchand désigne le tableau à Michel.

— Qu'est-ce que ça représente ?

— Ce que vous voyez.

— Je n'y vois rien du tout.

— Qu'est-ce que vous pouvez comprendre à la peinture ?

— Un des experts pense que c'est un coucher de soleil...

— Ouais...

— Qu'est-ce que ça représente ? Une scène de guerre ? Un camp ? Vous avez été dans un camp ? Le barbelé ?...

— J'ai été dans un camp, dit Michel.

— Pourtant, Lourat...

— Ce n'est pas un nom juif, non. Il n'y avait pas que des juifs dans les camps. On tuait tout. Et puis d'ailleurs Lourat... (Il relève brusquement sa manche et découvre un numéro tatoué sur son avant-bras.) Tenez... Votre femme m'a cuisiné toute la journée. Comment je m'appelle, si j'ai de la famille... Le voilà mon vrai nom : 327461.

Michel a parlé avec tant de passion que les autres, impressionnés, restent un long moment silencieux.

— C'est à cause de ces histoires que vous avez tué Garnette ? Il y était mêlé ?

— Laissez tomber, dit sombrement Michel. (Puis soudain, comme malgré lui, il se met à parler d'une voix rapide.) Il m'a pris dans sa voiture, il s'est mis à parler des sales juifs qui pourrissent le pays, il a dit qu'on n'en avait pas tué assez. Je l'ai engueulé. Il a continué. Je lui ai dit de me laisser descendre. Il a fini par arrêter sa voiture et m'a flanqué dehors. Alors j'ai vu rouge, j'ai perdu la tête...

Ils s'arrête, hors de lui, égaré. Pour la première fois Marchand le regarde avec une espèce de sympathie.

— Ecoutez, Lourat, si c'est ça, si c'est vraiment ça, il y aura peut-être moyen... Si vous vous livrez...

— Ça ne s'arrangera pas, dit Michel.

— Mais si, dit Diane.

— Non. J'ai réglé son compte à Garnette, c'est fini. Ce n'est plus la peine d'en parler.

— Si vous avez tué cet homme parce que...

— Personne ne me croira. Tout le monde s'en foutra. Ne me racontez pas de salades.

— Mais je vous comprends, moi, dit Marchand. D'autres pourront vous comprendre et je vous aiderai. Mais si vous nous gardez comme ça, sous la menace, vous n'avez aucune chance.

— Je ne veux pas de votre aide. Ce que j'ai fait, ça ne regarde que moi. Vous êtes flic, je les connais, les flics : c'est des flics français qui m'ont arrêté en 41. Pour aller travailler en Allemagne, soi-disant. Travailler ! Ils ont embarqué mon père avec moi. Le premier jour on

l'a envoyé aux douches parce qu'il était vieux. Les douches, vous avez entendu parler, non ? Moi, je travaillais, oui : à brûler des cadavres. Pendant quatre ans, j'ai enfourné des cadavres, vous comprenez ? Et c'est des flics français, comme vous, qui m'ont envoyé là-bas. Alors votre aide et vos bons conseils !...

— Ce n'est pas la même chose aujourd'hui, dit Diane. Nous ne sommes pas nazis. Nous ne sommes pas des monstres.

— Nous sommes tous des monstres ; ricane désespérément Michel. Des monstres et des assassins ! Regardez votre mari ! Il me tuerait comme ça, s'il pouvait. Et il aurait bien raison.

— Non, dit Marchand. Vous vous trompez. Je n'ai pas envie de vous tuer. Je veux tout simplement protéger ma famille. Et si je peux vous aider, je le ferai.

— Ne me faites pas rigoler...

— Ecoutez, Lourat, il faut que vous partiez d'ici. Que vous partiez tout de suite. J'ai envoyé Jacques chez son oncle et je lui ai dit qu'à huit heures, s'il n'avait pas de nouvelles de nous, il fallait qu'il aille tout raconter à la police.

— Salaud ! Qu'est-ce que vous espériez ?

— J'espérais pouvoir sauver ma famille. Et même si je n'y arrivais pas, je me suis dit qu'il fallait que ça cesse. Je ne connaissais pas encore votre histoire. Maintenant, votre seule chance, c'est de filer immédiatement.

— Je ne m'en irai pas.

— Alors laissez-moi appeler Jacques.

— Il est huit heures passées. C'est trop tard.

Michel sort son revolver. Diane se jette entre lui et Marchand.

— Non ! crie-t-elle. Non !

La porte d'entrée s'ouvre brusquement. Michel court dans le couloir et voit Jacques trempé et sanglotant courir dans le salon et se jeter dans les bras de son père.

— Papa, dit Jacques. Je n'ai pas pu...

— Pourquoi es-tu revenu ? demande Marchand, désespéré. Pourquoi ?

— Je n'ai pas pu... Je ne suis pas allé chez oncle Georges. J'ai attendu devant la porte et puis j'ai marché, marché... Je n'ai pas pu... Je voulais rentrer ici.

Diane se précipite vers son fils, le serre contre elle, puis lui ôte ses vêtements trempés.

— C'est bien d'être revenu, Jacques, dit Michel. Tu as bien fait. Ça vaut mieux. (Il se tourne vers Marchand et ajoute sèchement :) Vous

avez compris, vous ? N'essayez plus de m'avoir. Je reste ici et quand les recherches auront cessé, je m'en irai. Ça ne sera plus bien long mais ne faites plus de conneries !

— D'accord, dit Marchand d'un ton résigné.

— J'ai faim, dit Jacques.

— Moi aussi, dit Michel. On a tous faim. Tenez ! Détachez-vous. (Il lance les clés des menottes à Marchand, puis il prend Jacques par la main.) Toi, viens avec moi. Je vais le sécher et le mettre au lit, dit-il à Diane. Montez-lui à manger.

Il emmène Jacques dans sa chambre, le déshabille, le frictionne et le couche. Quelques instants plus tard, Diane arrive avec un plateau. Jacques mange voracement. Il a repris des couleurs ; il n'a plus l'air d'avoir peur et il offre même à Michel, qui accepte, de partager sa soupe avec lui.

*

Marchand s'est ôté les menottes et les a jetées sur un fauteuil. Son père mange sa soupe bruyamment sans cesser de parler, de harceler son fils.

— Si tu ne le coinces pas, dit-il, tu ne pourras plus jamais te regarder dans une glace. Tu le sais. Tu traîneras ça derrière toi toute ta vie. C'est comme en 14, tiens...

— Ecoute, papa, tu ne vas pas me raconter Verdun encore une fois.

— N'empêche que tu y aurais intérêt, mon garçon. On se conduisait en hommes, là-bas. Il ne faut pas oublier ça...

— Avec toi, j'aurais du mal, dit Marchand sans chercher à dissimuler son agacement. Mais tu n'as pas fait la guerre tout seul.

— Je n'ai jamais dit ça. Ce que je dis, c'est que votre génération, vous ne vous êtes pas battus. Vous avez laissé les Boches nous envahir.

— D'accord, on ne s'est pas battus. Qu'est-ce que j'y peux, moi ?

— Je ne te faisais pas de reproches. Toi, tu as fait ce que tu pouvais. N'empêche que ta génération... Pas de sens moral, pas de courage, pas de nerfs.

— D'accord, d'accord. La tienne était formidable, la France était glorieuse de votre temps. Nous, on est des minables et le pays est foutu à cause de nous. Tu ne vas pas me répéter ça tous jours, non ?

— Tout ça, c'est pour te dire qu'il faut que tu fasses quelque chose.

— Faire quelque chose, faire quelque chose... qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Lui sauter dessus ? Et s'il tue Jacques, ou Diane, ou toi ?

— Il faut en prendre le risque. Regarde. (Sous la table, il montre

quelque chose à Marchand : son couteau de tranchée.) Tu vois ça ? Je l'ai caché, ce matin. Alors quand il se mettra à table... Il y aura bien un moment où il fera moins attention. Moi, je lui saute dessus, toi, tu prends le couteau, et une, deux, il est foutu.

Il fiche le couteau, par en dessous, dans le bois de la table. Marchand regarde un moment son père. Il glisse la main sous la table, dé plante le couteau et l'examine un moment. Puis, braquant son index sur son père :

— Pan, pan ! fait-il. Tombe, t'es mort ! Allons, papa. Tu lis trop les illustrés de Jacques : ça te ramollit la cervelle.

— Tu m'insultes parce que tu as peur.

— C'est vrai. J'ai peur. Pas toi ? Si tu es tellement sûr de l'avoir, pourquoi as-tu attendu que je rentre ? Tu as passé toute la journée avec lui. Tu avais peur pour Diane ou pour toi ?

— Ne te fâche pas, Philippe. J'ai pensé...

— Je sais ce que j'ai à faire. Je sais que tout ça dépend de moi. Je n'ai pas besoin que tu me le rappelles et que tu m'asticotes sans arrêt...

Le vieux cache vivement le couteau sous la table en voyant arriver Diane qui leur apporte la suite. Il se met aussitôt à manger. Marchand ne touche pas à son assiette.

— Tu devrais manger un peu, Philippe, dit Diane.

Machinalement, Philippe s'assied et se met à couper sa viande.

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent, là-haut ?

— Il a déshabillé Jacques, il l'a frictionné et l'a mis au lit. On ne croirait jamais que c'est un assassin, à le voir. C'est incroyable.

Le vieux s'arrête net de manger et fixe sur sa bru un regard indigné.

— Il crache à la gueule de votre mari, il menace de nous tuer tous, il garde Jacques en otage et c'est tout juste si vous ne le plaiguez pas ! Ma parole, c'est ça qui est incroyable !

— Il est peut-être plus à plaindre que nous, rétorque Diane avec hargne. Ça ne veut pas dire que j'approuve sa conduite, ni que je lui pardonne. J'essaie de comprendre.

— Grand bien vous fasse !

— Je t'en prie ! dit Marchand à son père. Ne passe pas ta colère sur elle. Laisse-la tranquille.

— Vous savez, je peux m'en aller, dit le vieux. Je peux vous laisser vous débrouiller tout seuls si c'est ça que vous voulez.

On ne lui répond pas, et le vieux se remet à manger.

— Il a une raison pour avoir fait ce qu'il a fait, dit Diane.

— Quelle raison ? ricane le vieux. Parce qu'il est Juif ? Parce qu'il a la manie de la persécution ? Il croit peut-être qu'il est le seul à en avoir bavé ? D'accord, il en a connu de dures, mais ça ne lui donne pas le droit d'assassiner les gens. Vous le plaignez ! Pour un peu, vous voudriez l'aider. Moi, je voudrais le voir crever.

— Si c'est ça, dit Diane, vous ne valez pas mieux que lui.

— C'est lui ou c'est moi, l'assassin ?

— Il y a peut-être un moyen de l'avoir sans dommage pour personne, dit Marchand. Demain, s'il laisse Jacques aller à l'école et si vous arrivez à quitter la maison...

— Moi, il me laissera sortir, dit le vieux. Tant que ta femme est là, il se sent à l'abri.

— Ce qu'il faudrait, dit Marchand, c'est que, moi, je reste seul avec lui. Si demain Jacques et papa réussissent à sortir, tu attendras que son attention se relâche. Fais tout ce qu'il faut pour ça et arrange-toi pour filer vers onze heures. Si on arrive à le laisser seul ici, on l'aura comme on voudra.

— Oui, dit Diane. J'essaierai... Mais c'est moche. On le met en confiance et, quand c'est fait, on le trahit.

— Ecoute, commence Marchand, en lui prenant la main.

— J'essaierai, dit Diane en se dégageant.

*

Huit heures quarante-cinq du matin. Marchand est au commissariat. Dans la salle à manger, Jacques trempe ses tartines beurrées dans son café au lait. Assis en face de lui, Michel a l'air un peu détendu. Calé dans son fauteuil, le vieux sort sa montre.

— Jacques, tes camarades doivent t'attendre. (Il se tourne vers Michel.) Ils vont encore venir ici, si vous ne le laissez pas aller.

— Ils sont déjà venus, dit Jacques. Je leur ai dit de ne pas m'attendre.

— De toute façon, dit le vieux, tu vas être en retard si tu ne pars pas tout de suite.

— Je ne sais pas si je vais le laisser sortir, dit Michel. Vous avez l'air bien nerveux. Pourquoi êtes-vous si pressé de le voir partir ?

— Moi ? Pas du tout. Faites comme vous voudrez. Seulement, je croyais que vous vouliez que tout ait l'air normal.

Il va prendre sa pipe sur la cheminée, la bourre et se rassied en l'allumant avec un calme affecté.

— Jacques, tu devrais y aller, dit Michel.

— Ce ne serait pas la première fois que je manquerais l'école. (Il

appelle.) Maman !

— Oui ?

Diane apparaît à la porte.

— Est-ce que je vais à l'école aujourd'hui ?

— Si Michel te laisse aller, je crois que ce serait mieux.

Elle commence machinalement à desservir.

— Ta mère a peut-être raison, dit Michel. Tu ne peux pas traîner ici toute la journée.

— Bon, dit Jacques. Je rentrerai directement.

— Je compte sur toi.

Jacques prépare ses affaires. Le vieux se lève et l'aide à passer son manteau.

— Est-ce que je peux descendre avec lui ? demande-t-il négligemment. Je vais acheter le journal.

Michel fronce les sourcils, perplexe. Jacques attend. Diane, qui est en train de plier la nappe, garde obstinément le silence.

— Alors ? demande le vieux. Diane restera avec vous. Vous n'avez pas besoin de nous deux.

— Vous êtes assez crétin pour essayer de faire une vacherie...

— Il ne fera pas de bêtise, dit Diane.

— Bon, allez-y, dit Michel.

— Je reviendrai pour déjeuner, dit le vieux.

Jacques embrasse sa mère qui lui boutonne son manteau, et le grand-père et le petit-fils s'en vont. Michel les accompagne à la porte.

— Tu ne parles pas, hein, Jacques ?

— T'en fais pas.

— Vous non plus, grand-père.

Le vieux répond par un grognement. Michel leur ouvre. En sortant, Jacques adresse un sourire amical à Michel qui lui adresse un clin d'œil, puis referme la porte et retourne à la salle à manger.

— Il est gentil, votre garçon, dit-il à Diane.

— Oui...

Diane paraît horriblement mal à l'aise et Michel s'en aperçoit.

— C'est parce que nous sommes seuls que vous avez l'air si guindé ?

— Je ne sais pas. Peut-être...

Elle prend le plateau sur lequel elle a rangé la vaisselle du petit déjeuner et veut sortir mais Michel lui barre la route.

— Avec vous, je me sens plus en sûreté qu'avec les autres, dit-il. J'ai peut-être tort mais c'est comme ça. Alors... (Il laisse sa phrase en

suspens, gêné lui aussi, puis, d'un geste vif, il prend son plateau à Diane.) Donnez-moi ça.

Il lui adresse un sourire auquel elle ne répond pas puis il part vers la cuisine.

*

Jacques et le vieux descendent le petit chemin qui mène à la Grande-Rue. Au moment où il va quitter son grand-père, Jacques lève les yeux sur lui.

— Dis, grand-père...

— Quoi ?

— Michel, il est pas si méchant que ça.

— Si. Il est très méchant.

— Tu trouves ? Pourquoi ?

— Je t'expliquerai plus tard. Ecoute, à la sortie de l'école, attends-moi, je viendrai te prendre. C'est compris ?

— Oui, grand-père.

— Bon. Maintenant, file.

*

Marchand, qui fait les cent pas dans la salle d'attente de la gare, aperçoit son père et vient vivement à sa rencontre.

— Alors ?

— Jacques ne voulait pas aller à l'école, dit le vieux. Mais j'ai réussi à le décider. Qu'est-ce que tu as dit à tes collègues ?

— Toujours rien. J'attends Girard : à nous quatre, nous finirons bien par avoir Lourat. Si Diane arrive à sortir de la maison, nous parlerons au commissaire. Qu'est-ce qu'il fabrique, Lourat ?

— Il n'a pas l'air de s'en faire. Il est convaincu qu'il nous tient.

— Et Diane ?

— Nerveuse. Mais si elle veut vraiment sortir, elle sortira.

Machinalement, le père et le fils regardent la pendule ; il est neuf heures cinquante-cinq. En ce moment, Diane est en train de rentrer la literie qu'elle a posée sur le rebord de la fenêtre. Michel est planté sur le pas de la porte.

— Belle journée, dit-il.

Sans répondre, Diane commence à faire le lit. Michel s'approche d'elle et se met à l'aider.

— La nuit dernière, dit-il, j'ai dormi. C'était la première fois depuis je ne sais pas combien de temps. (Il borde une couverture que Diane

vient d'étendre sur le lit.) Ça va comme ça ?

— Vous n'avez pas besoin de m'aider.

— Ça ne m'ennuie pas, ça m'occupe.

— Je n'ai pas besoin de vous.

— Autant essayer d'être aimable... Nous allons passer la journée ensemble.

— Je préfère que vous me laissiez tranquille.

Elle ferme la fenêtre, regarde machinalement la pendule.

*

— Dix heures un quart, dit Marchand à Girard.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il va se montrer ? demande Girard. Vous avez pris rendez-vous ?

— J'ai un tuyau.

— Un tuyau ! s'exclame Girard. Mais si tu sais vraiment qu'il est ici, tu devrais faire inonder le secteur de flics. Ça éviterait qu'il fasse encore des dégâts.

— Si je me suis trompé, je serai seul responsable.

— Et si quelqu'un déraille ?

Comme Marchand ne répond pas, Girard hausse les épaules et regagne la salle d'attente. Marchand reste à son poste, les yeux fixés sur sa maison où Diane vient d'entrer dans la chambre de Jacques. En entendant arriver Michel, elle pivote brusquement vers lui.

— Vous allez me suivre longtemps comme ça ? Vous ne pourriez pas me laisser seule cinq minutes ?

— Je voulais seulement vous aider... bredouille Michel.

Puis il disparaît et Diane l'entend descendre au rez-de-chaussée. Elle est seule maintenant, mais du premier, il lui est impossible de s'enfuir. Sans bruit, elle sort de la chambre et s'approche de l'escalier. En bas, Michel vérifie que la porte est bien verrouillée puis il passe dans le living-room.

Dix heures trente : Marchand fait nerveusement les cent pas devant la gare.

— Girard ! appelle-t-il.

Girard apparaît à la porte.

— Oui ?

— Si jamais il se montre, je ne veux pas qu'on le descende. Compris ?

Dans le living-room, Michel feuillette distraitemment un cahier de Jacques. Diane vient le rejoindre.

— Je regrette d'avoir été si désagréable...

— Vous n'allez pas vous excuser, dit Michel en souriant. Ce serait un comble...

Diane lui sourit machinalement. Elle cherche. Elle cherche désespérément un moyen de sortir. Puis, soudain, il lui vient une idée. Peut-être que...

— Vous ne voulez pas boire une tasse de café ? demande-t-elle.

— Volontiers.

— Je vais en faire du frais.

Elle passe dans la cuisine où il vient la rejoindre. Il la regarde moudre le café, mettre l'eau à chauffer.

— Ça n'a pas l'air de vous amuser, de tenir votre maison, fait-il remarquer.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Vous faites ça comme une corvée qu'on expédie le plus vite possible.

— Il y a des choses plus passionnantes que le ménage et la cuisine.

Il l'observe avec une telle intensité qu'elle se sent rougir.

— Vous êtes jolie, dit-il d'une voix neutre. (Puis il lui offre une cigarette.) Vous fumez ?

— D'habitude, non. Mais j'en veux bien une.

Elle prend une cigarette qu'il lui allume.

— Qu'est-ce que vous auriez aimé faire ?

— Oh ! rien de spécial, répond-elle avec un sourire gêné.

— Et vous avez épousé un flic.

— Et alors ? C'est si terrible que ça ?

— Je vous le demande.

— Mais non, dit-elle en rougissant.

— Qu'est-ce qu'ils ont contre vous, votre mari et votre beau-père ? Ils pensent que vous ne les valez pas ?

— Où voulez-vous en venir ?

— J'essaie de comprendre ce qui se passe chez vous. Il y a quelque chose.

— Il y a que vous êtes là.

— C'est ça ! lance-t-il sèchement. Avant mon arrivée, tout le monde s'adorait.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Vous le savez parfaitement. Mais vous vous défendez. J'ai été longtemps comme ça, moi aussi : je ne voulais rien dire, rien montrer de moi. Au camp, tenez, quand il y avait un rassemblement, ce qu'il

fallait, avant tout, c'était passer inaperçu. Je me disais : « Ne sois rien. Ne sens rien. » Il ne s'agissait pas d'être humble, non : ç'aurait encore été un sentiment, quelque chose. Il fallait se faire petit, se réduire à rien, se fondre dans le décor. C'était le seul moyen de s'en tirer. Vous, par moments, j'ai l'impression que vous êtes comme ça : vous essayez de disparaître ou de vous transformer en meuble pour qu'on ne vous remarque pas.

— Vous vous trompez complètement.

— C'est vrai ?

— Je vis exactement comme il me plaît.

— Personne ne vit comme il veut.

— Dans les limites du possible.

— Pourquoi votre beau-père vous méprise-t-il tellement ?

— Demandez-le-lui.

— Vous voyez que c'est vrai.

— Quoi ?

— Qu'il vous méprise. Il pense que son fils a fait une bêtise en vous épousant.

— Je n'ai jamais eu cette impression.

— Allez, allez ! Pas avec moi, ce n'est pas la peine. Avec moi, vous ne risquez rien... Il y a combien de temps que vous êtes mariée ?

— Dix ans.

— Vous avez vos parents ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Tout ce qui se passe me regarde – pour le moment. Tenez, par exemple, pourquoi me parlez-vous ? Pourquoi m'avez-vous posé des questions ? Pourquoi m'avez-vous proposé du café. ? Vous mijotez quelque chose ?

— J'ai pitié de vous, c'est tout.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. C'est comme ça.

— Non. Il y a autre chose. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux que vous vous en alliez, un point c'est tout. J'ai pensé que si je vous parlais, si j'étais gentille avec vous, je pourrais vous demander de partir et que vous comprendriez...

— Je partirai quand le moment sera venu.

Elle verse le café qui est prêt, jette à la pendule un coup d'œil furtif qu'il surprend.

— Onze heures moins le quart, dit-il. Vous attendez quelque chose ?

— Non.

— Pourquoi êtes-vous si nerveuse ?

— Je n'aime pas parler de ces choses.

— Quelles choses ? Votre mari ? Votre beau-père ? Votre vie ? Parce que vous mentez sur eux, n'est-ce pas ? Parce que votre vie est un mensonge ?

— Vous ne pouvez pas me comprendre.

— Mais si. Ça ne vous plaît pas que votre mari soit flic.

— A lui non plus.

— Vous croyez !

— Je le sais. Nous voulions nous marier : il fallait qu'il travaille et son père avait des relations dans la police. Il n'a pas choisi.

— Et il vous le reproche. Inconsciemment, il vous en veut d'avoir pris un travail qu'il n'aime pas.

— C'est provisoire, réplique Diane. Il fait ça en attendant de trouver autre chose.

— Oui, ricane Michel. Provisoire !... Jusqu'à demain, jusqu'au mois prochain. Je connais. Vingt ans plus tard on se retrouve au même point. Pourquoi n'avez-vous pas le courage de regarder les choses en face ? Vous êtes condamnée à vivre avec lui tel qu'il est. Et il peut dire ce qu'il veut, rêver à ce qu'il veut, il est flic. Et comme il sait qu'il le restera, il y a pris goût et il en est même fier. Vous non. Vous détestez ça et vous le détestez. Et si vous vouliez bien le reconnaître honnêtement, vous le quitteriez. Seulement, vous n'osez pas.

— Vous n'avez pas peur d'être seul, vous ? demande Diane comme malgré elle.

— Non. Ça ne me plaît pas, mais je préfère encore ça.

— Si j'étais seule, dit Diane, plus rien n'aurait de sens.

— Et avec lui ?

Elle ne répond pas.

— On croit qu'on n'est pas seul parce qu'on partage le lit de quelqu'un, dit Michel. Mais nous sommes tous seuls. Seulement on veut vivre. Et on accepte tout pour vivre. Mais ça ne suffit pas. Quand je suis revenu du camp, je ne demandais rien de plus : vivre. Respirer, manger, m'asseoir au soleil. Ça me paraissait miraculeux. Et c'est miraculeux...

— Si vous pensez ça, comment avez-vous pu... ?

— Tuer ce type ? Il fallait que je le tue, comprenez-vous ? Il le fallait. Je le regrette, mais il le fallait. Mais si je m'en tire... Vous croyez que je m'en tirerai ?

— Je ne sais pas.

— Si je m'en tire, je quitterai ce pays.

— Pour aller où ? En Israël ?

— Pourquoi Israël ? Je suis né juif, c'est tout. En Israël, je ne serais pas plus chez moi qu'ici.

Diane finit son café sans rien dire. Puis elle se lève.

— Il faut que je fasse la vaisselle. Même si je n'aime pas tenir une maison, c'est mon devoir.

Ils se sourient tristement tous les deux. Michel retourne au salon et Diane se met au travail. Quand elle a fini, elle va sans bruit à la porte d'entrée. Elle est verrouillée, et les clés ont disparu. Diane reste hésitante, puis son regard tombe sur la porte de la cave qui est entrebâillée. Elle y va rapidement et descend l'escalier. Le bruit de ses pas est couvert par le bruit de l'eau qu'elle a laissé couler sur l'évier pour laisser croire à Michel qu'elle est encore à la cuisine.

Michel qui fume une cigarette au salon finit par trouver insolite, ce bruit d'eau continu et régulier. Il appelle Diane et, comme elle ne répond pas, il va rapidement à la cuisine : personne. Egaré, Michel court à la fenêtre et voit, dans le jardin, Diane qui se hâte vers la grille. Il sort comme un fou, fonce sur Diane, l'empoigne au moment précis où elle allait ouvrir la grille. Le visage tordu de fureur, il lui plaque la main sur la bouche, la traîne vers la maison et referme la porte. Lâchant Diane, il la gifle à toute volée. Elle s'écroule par terre. Michel sort son revolver et le pointe sur elle, hors de lui. Diane reste étourdie sur le carrelage. Elle le regarde d'un air incrédule. Tremblant de la tête aux pieds, Michel halète comme un plongeur qui sort de l'eau. Puis, retrouvant peu à peu le contrôle de lui-même, il finit par replacer son arme sous sa ceinture. Diane se relève lentement. Encore sous le coup de la terreur, elle se force cependant à l'ironie.

— Vous ne me tuez pas ?

Michel hausse les épaules. Il paraît accablé et Diane a vaguement honte de ce qu'elle vient de dire. Sans un mot, ils retournent machinalement au salon et se laissent tomber dans deux fauteuils. Michel regarde le visage de Diane : il l'a giflée si fort que sa joue saigne. Pris de remords, il murmure :

— Je ne suis pas un assassin.

Diane se tait.

— Je ne suis pas un assassin, reprend Michel. J'ai mis quinze ans pour me décider à tuer Garnette. Oui. Ce n'est pas vrai ce que j'ai raconté : je le connaissais depuis longtemps. (Il hésite, mais devant l'air surpris et intéressé de Diane, il poursuit :) Il était propriétaire de l'immeuble où j'habitais avec mon père pendant l'occupation. Il voulait un appartement pour un type de la commission d'achats

allemande. Il a demandé à mon père de s'en aller, mon père a refusé. Alors Garnette nous a dénoncés. Pendant quinze ans, j'ai essayé d'oublier et j'y suis presque arrivé. Et puis c'est revenu. Un jour, j'ai vu une croix gammée sur un mur. A côté, on avait écrit « Mort aux Juifs ». Ça recommençait. Des flics en armes dans les rues, des tortures, des assassinats, des camps. Cette fois, c'était les Arabes qu'on massacrait, mais c'était la même chose, et c'étaient les mêmes bourreaux. Je ne pouvais pas accepter ça sans rien faire. Garnette était du côté des bourreaux, il paierait pour les autres. Au moins, j'en aurais supprimé un, vous comprenez. J'ai retrouvé sa trace, je l'ai suivi et, hier, je me suis glissé dans le fond de sa voiture. Une fois sur le quai, je me suis montré, je lui ai dit qui j'étais, je lui ai dit que j'allais le tuer et pourquoi. Il a essayé de se débarrasser de moi, mais je l'ai eu. Et quand il est tombé je me suis senti bien, vous comprenez. Je me suis senti soulagé, heureux. J'avais enfin fait quelque chose contre ces salauds...

Il hausse les épaules d'un air las, avec un sourire triste.

— Mais vous ou votre fils, comment voulez-vous ?... Je ne pourrais jamais rien vous faire. Vous n'êtes pas vraiment mes otages. Alors... Il faut que je m'en aille.

Il se lève mais reste sur place et regarde vers la fenêtre d'un air inquiet.

— Ils me guettent dehors, hein ?

— Oui.

— Tant pis.

Il part vers la porte, d'un pas lourd.

— Non, dit Diane. Restez. Il y a peut-être un moyen... Restez.

— Mais...

— Tant que je ne serai pas sortie, ils n'essaieront pas d'entrer.

— Pourquoi feriez-vous ça pour moi ?

— Je ne sais pas, mais restez. Il y a peut-être un moyen.

*

Onze heures vingt-cinq. Marchand entre dans la cabine téléphonique de la gare et compose son numéro.

— Allô, Diane ? Comment ça va ?

— Tout va bien.

— Tu es sûre ?

— Oui.

— Il est là ?

— Oui.

- Il écoute ?
- Non.
- Tu peux risquer le coup ?
- Impossible.
- Il ne te lâche pas ?
- C'est impossible, je te dis.
- Veux-tu que je rentre ?
- Non, ce n'est pas la peine.
- Il ne sortira pas ?
- Sûrement pas.
- Bon, dit-il. Sois prudente.
- Ne t'inquiète pas.

Marchand raccroche. Quand il sort de la cabine, son père vient vers lui.

- Alors ?
- Elle dit qu'elle ne peut pas sortir. Il faut trouver autre chose.
- Sous la table... murmure le vieux, comme pour lui-même.
- Quoi ?
- Mon couteau de tranchée... Il est resté planté sous la table. Il faudrait un homme pour s'en servir...

*

Devant sa glace, Diane achève de se maquiller et de camoufler son écorchure.

- Votre mari la verra quand même, dit Michel.
- Tant pis... Michel, vous ne pouvez pas rester plus longtemps. Philippe va trouver un autre moyen de vous avoir.
- C'est probable.
- Et, cette fois, je ne pourrai rien pour vous. Il n'y a personne qui puisse vous aider ?
- Si je réussissais à le joindre... Mon grand-père. Il s'en est tiré, lui.
- Vous avez son adresse ?
- Oui. Mais je ne l'ai revu qu'une fois depuis que je suis revenu du camp.
- Pourquoi ?
- Je n'y tenais pas. Je ne voulais pas vivre au milieu des Juifs. Je voulais oublier. Avec lui, avec eux, je n'aurais pas pu. (Il hausse les épaules.) Je ne sais pas trop ce qu'il pourrait faire. Et, de toute façon,

je ne peux pas aller le chercher.

— Moi, je pourrais.

— Et je resterais seul ici. Si je vous laisse sortir, rien ne les empêchera plus de venir me cueillir.

— Tant que Philippe croira que je suis ici, vous ne risquez rien.

— Il faudrait que je vous fasse confiance.

— C'est si difficile ?

— Oui.

— Vous alliez sortir et c'est moi qui vous ai dit de rester.

Il réfléchit un moment puis se décide brusquement.

— Après tout, je n'ai pas grand-chose à perdre. Il s'appelle Reuben Levy ; 46, rue des Rosiers. Levy, c'est mon vrai nom : Samuel Levy. Si vous le trouvez, dites-lui simplement que son petit-fils a besoin de lui et amenez-le ici. A deux, nous trouverons peut-être un moyen.

— J'y vais, Samuel.

— Je préfère Michel.

— Comme vous voudrez, Michel.

Elle est déjà dans le couloir. Michel l'aide à passer son manteau.

— Vous reviendrez ? demande-t-il.

— Je reviendrai.

Il lui ouvre la porte et elle s'en va. Resté seul, Michel se sent écrasé par le silence qui règne dans la maison. Par la fenêtre du salon, il voit Diane qui passe la grille et lui fait un signe d'adieu, mais elle ne se retourne pas et disparaît. Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre. Il attend une heure, trois heures, quatre heures... Michel, qui était assis devant la fenêtre, à guetter le retour de Diane, se lève brusquement et passe dans le couloir. Ses pas résonnent dans la maison – horriblement vide. Le téléphone se met à sonner. Michel s'en approche, tend la main vers l'appareil, renonce à décrocher. Une heure passe encore. Les minutes se traînent. Puis il entend la grille du jardin et se rue vers la porte : c'est Diane.

— Vous êtes revenue ! dit Michel. Vous êtes revenue ! J'ai eu peur. J'ai failli m'en aller.

— Je ne l'ai pas trouvé, dit Diane. Je vous ai téléphoné.

— Je n'ai pas osé répondre.

— J'ai eu peur que vous soyez paru.

— Vous ne l'avez pas trouvé ?

— Non, mais j'ai laissé un message au voisin. J'ai demandé qu'il vous appelle ici dès qu'il rentrerait et j'ai donné notre adresse.

— Vous n'auriez pas dû... S'il appelle pendant que votre mari est là, ça semblera louche.

— Vous pouvez lui avoir téléphoné, dit Diane.

— Il verra que nous mentons...

Diane va répondre mais elle entend un bruit de pas dans le jardin : c'est Marchand, le vieux et Jacques qui reviennent. Ils entrent. Jacques et Marchand embrassent Diane. Le vieux arbore un sourire ironique.

— Vous ne nous fouillez pas ? demande-t-il à Michel. Vous nous faites confiance, maintenant ? Vous faites partie de la famille, hein !

Marchand prend Diane par la main et l'entraîne au salon.

— Il ne t'a pas laissée seule une minute ?

— Non.

— Tu mens.

— J'ai essayé de sortir, il m'a rattrapée.

— C'est vrai ?

— Naturellement, c'est vrai.

— Mon père dit que c'est parce que tu n'as pas voulu sortir.

— Tu aimes mieux croire ton père que me croire, moi ?

Il y a un silence. Marchand détourne les yeux, mal à l'aise.

— Philippe... commence Diane d'une voix hésitante. Il m'a raconté son histoire... Si tu savais... Je voudrais que nous l'aidions.

— Nous ! dit Marchand, les dents serrées. Nous, l'aider ! C'est pour ça qu'il a l'air tellement sûr de lui, ce soir ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. C'est sans doute parce qu'il pense qu'il va s'en sortir.

— Avec ton aide ? Qu'est-ce que vous avez manigancé, tous les deux ?

— Tu es fou, Philippe ! Je te jure que j'ai essayé de me sauver. Il m'a rattrapée à la grille. Regarde.

Elle lui montre sa joue.

— Le salaud ! gronde Marchand. Il t'a frappée ?

— J'avais essayé de le rouler. J'en aurais fait autant à sa place. Et toi aussi.

— Mais tu le défends, ma parole !

— Oui, si tu savais son histoire, tu comprendrais...

— Je me fous de son histoire ! Qu'est-ce qui s'est passé encore ?

— Mais rien du tout.

— Dis-moi la vérité !

Diane comprend ce que veut insinuer Marchand. Elle lui lance un regard méprisant.

— Je n'ai pas couché avec lui, si c'est ce que tu veux dire. C'est

tout ce que tu es capable d'imaginer ? Si je lui trouve des excuses, c'est parce que j'ai couché avec lui ! Si j'ai envie de l'aider, c'est parce que j'ai couché avec lui !

— Oui, dit rageusement Marchand.

— Mon pauvre Philippe... (Il accuse le coup. Diane sent qu'elle a été trop dure.) Ecoute...

— Ça suffit comme ça.

Il s'écarte d'elle. Diane reste un moment hésitante, puis elle sort. Marchand s'assied à la table, glisse la main dessous : le couteau est toujours fiché dans le plateau. Marchand serre la poignée, puis la lâche et allume une cigarette.

*

La nuit est tombée. Dans la salle à manger, la famille est en train de dîner. Michel est assis près de Jacques. En face d'eux, Marchand et le vieux. Diane est au bout de la table. Un silence pesant règne dans la pièce. Soudain, le vieux qui l'a vue depuis longtemps, feint de remarquer la joue meurtrie de Diane.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Rien.

— Vous vous êtes cognée contre une porte ? demande ironiquement le vieux.

— Exactement, réplique Diane sèchement.

— Je l'aurais parié, dit le vieux avec un petit rire. (Puis il se tourne vers Marchand.) Tu n'y peux rien si ta femme s'est cognée contre une porte. Tu n'y peux absolument rien : ce sont des Choses qui arrivent.

— Elle a voulu se sauver. Je l'ai arrêtée et comme elle se débattait, j'ai dû la ripper, dit Michel. Je le regrette, mais j'ai perdu la tête.

— Tu entends, Philippe ? ricane le vieux. Monsieur a dû frapper ta femme, mais il regrette.

— Je le savais, répond Philippe, les dents serrées.

— Bravo ! fait le vieux. Ça change tout.

Marchand ne veut pas répondre aux provocations de son père et se tourne vers Michel.

— Vous pensiez qu'elle ne me le dirait pas ?

— Au contraire. J'étais certain qu'elle vous le dirait.

— Et le reste aussi ?

— Quel reste ? demande Michel.

— Ah ! fait le vieux d'un air égrillard. Parce qu'il y a un reste ?

— Ecoute... commence Marchand, furieux. (Puis il se force au calme, tourne le dos à son père et demande à Diane et à Michel :) Oui, le reste ! Je suis sûr qu'il y a eu autre chose.

Michel va répondre mais Diane lui coupe la parole.

— Je t'ai tout raconté, Philippe.

— C'est vrai ?

Il y a un silence. Tout le monde reste figé sur place. Marchand a glissé sa main sous la table. A tâtons, il cherche le poignard qui y est planté, le trouve et en empoigne le manche. Soudain, on sonne à la porte. Michel se lève brusquement.

— N'ouvrez pas !

On sonne de nouveau.

— Laissez-moi ouvrir, dit Diane. Je ne laisserai entrer personne.

Elle regarde Michel qui comprend aussitôt qu'il peut lui faire confiance et lui fait signe d'y aller. Diane ouvre la porte. Michel entend un murmure de voix, risque un œil dans le couloir.

— Samuel !

L'homme qui vient de sonner repousse Diane sans brutalité et se précipite vers Michel. C'est un homme de soixante-dix ans, grand et très droit, avec un visage mince aux traits fortement dessinés, un grand nez saillant, des yeux perçants et une crinière blanche hirsute qui retombe en mèches folles sur un grand front lisse. Malgré son complet bien coupé, il a quelque chose d'un prophète antique. Michel regarde son grand-père sans pouvoir dire un mot. Celui-ci le prend par les épaules, l'attire contre lui et l'étreint.

— Samuel ! répète-t-il.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demande Michel.

— J'ai préféré venir. J'ai compris que tu avais besoin de moi...

Il lâche Michel, sort un journal de sa poche et le déplie : la photo de Michel s'étale en première page.

— Quand j'ai vu ça, j'ai tout de suite compris...

Pour la première fois, il semble s'apercevoir de la présence des autres qui se sont levés machinalement.

— Restez assis, dit-il. Restez assis. Vous l'avez caché, vous l'avez aidé. Je vous remercie. (Il secoue Michel par le bras.) Mais pourquoi ne m'as-tu pas appelé plus tôt ?

— Je ne savais pas ce que tu penserais.

— Tu es fou ! Je ferai tout ce que je pourrai. (Il s'incline vers la famille.) Nous devons partir immédiatement. Un jour, je l'espère, je vous revaudrai ce que vous avez fait pour lui. Merci encore.

— Mais comment avez-vous su qu'il était ici ? demande Marchand.

— Une dame est passée chez moi cet après-midi. Elle a laissé votre adresse et votre numéro de téléphone.

— Une dame ? dit Marchand. (Il se tourne vers Diane.) C'était toi ?

— Oui.

— Mais alors... Il t'a laissée sortir ? Il était seul ?... Tu n'avais qu'à m'appeler...

— Je n'ai pas voulu. Je savais qu'il se serait fait prendre si on avait su qu'il était seul à la maison.

Michel pousse déjà son grand-père vers la porte. Marchand lance sa main sous la table, en retire le couteau et fonce. Diane pousse un cri. Michel se retourne à temps, fait un pas de côté, esquive le coup de justesse. Marchand trébuche mais se redresse aussitôt, prêt à charger de nouveau. Mais Michel a déjà sorti son revolver. Diane se lance entre les deux hommes.

— Non ! crie-t-elle. (Puis elle se tourne vers le grand-père de Michel.) Vous êtes en voiture ?

— Oui.

— Donnez-moi vos clés.

— Elles sont restées dessus...

— Venez ! ordonne Diane.

Elle prend Michel par un bras, l'entraîne vers la sortie.

— Diane ! crie Marchand.

Elle ne répond pas, elle est déjà dehors. Cinq secondes plus tard, Marchand est à la porte entend la voiture qui démarre brutalement. Lentement, il revient vers le salon où le vieux et M. Levy se dévisagent avec haine.

*

La voiture file à toute vitesse vers la Grande-Rue. C'est Diane qui conduit. Elle se dirige vers le pont : en passant à l'endroit où a eu lieu crime, elle jette un coup d'œil sur Michel ; mais il a les yeux fixés devant lui.

— Regardez, dit-il.

A l'entrée du pont, une file de voitures arrêtée par un barrage de police. Diane quitte la Grande-Rue et s'engage sur le quai qui mène à l'autoroute.

— Il y aura aussi des barrages au pont de Saint-Cloud, dit-elle.

— Je sais.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Arrêtez-vous.

Diane obéit. Tous deux descendent.

— La voiture doit déjà être signalée, dit Michel.

— C'est possible.

— Vous devriez rentrer.

— Mais vous ? Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je ne sais pas. J'irai à pied.

— Où ?

— Je ne sais pas.

— Je ne peux pas vous laisser maintenant.

— Vous ne pouvez plus rien faire pour moi. Il y a des bus, là-bas. J'essaierai d'en prendre un.

— Et une fois à Paris ?

— Je verrai. Il y a des dizaines de moyens de sortir de Paris.

— Eh bien, allons-y.

— Merci, je n'ai plus besoin de vous.

— Si vous arrivez à prendre l'autobus et à gagner Paris, vous ne serez pas tiré d'affaire pour autant.

— Il faut bien que je risque le coup.

— Vous serez toujours un homme traqué. On finira par vous prendre, et vous le savez bien.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Que je me livre ?

— Oui.

— Jamais.

— Comme vous voudrez.

Elle se dirige vers le terminus du bus et il la suit. En approchant, ils voient que les flics demandent leurs papiers aux voyageurs. Diane le prend par le bras et ils continuent d'avancer en s'efforçant d'avoir l'air naturel. Diane s'adresse directement à un flic.

— Le 93 va bien à l'Etoile, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Tu vois, dit Diane à Michel. J'en étais sûre.

Ils vont à l'autobus et y montent. Diane se serre contre Michel pour le cacher, en partie, à l'autre flic qui surveille les voyageurs. Quelques secondes passent, puis le receveur monte sur la plate-forme et tire la sonnette. L'autobus démarre en direction de Paris.

*

Marchand est dans le bureau du commissaire, avec Girard, et quelques autres.

— Pas étonnant si tu étais tellement sûr qu'il était encore dans le secteur, dit Girard.

— Mettez-vous à ma place ! Essayez de comprendre, bon Dieu ! Je ne pouvais rien faire d'autre qu'essayer de le piquer moi-même. Mais maintenant... S'il se trouve coincé, il va tuer Diane. Il va la tuer.

— Vous auriez dû nous avertir plus tôt, grogne le commissaire. On se serait arrangés. Maintenant, de quoi on a l'air ?

Il est pris d'une quinte de toux nerveuse qui cesse net avec l'arrivée d'un nouveau flic dans le bureau.

— On a retrouvé leur voiture sur le quai, dit le flic. Vide, naturellement.

— Donnez l'alerte à Paris. Les hôtels, les gares, tout le bordel, ordonne le commissaire. Et signalez que ce type est armé et dangereux.

— Et ma femme ? demande Marchand. *Ma femme*, qu'est-ce qu'elle devient dans tout ça ?

— Marchand, dit le commissaire avec un geste d'excuse, il nous faut ce type. Je ne pense pas qu'il s'attaque à votre femme. Il a déjà dû se séparer d'elle. Elle ne peut plus lui servir à rien.

— Qu'est-ce que vous en savez ? Et s'il la garde en otage ?

D'un geste désolé et impuissant, le commissaire hausse les épaules sans rien dire.

*

Une glace court autour du lit : c'est le décor classique d'une chambre d'hôtel de passe. Diane est pelotonnée sur un coin du lit. Debout devant la fenêtre, Michel surveille la rue.

— Vous ne pouvez pas passer la nuit ici, dit Diane.

— Pourquoi pas ?

— C'est le genre d'hôtel que la police fouille en premier.

— Alors, allons dans un autre hôtel.

— Ailleurs, on vous demandera vos papiers. C'est exprès que j'ai choisi celui-là.

— Vous êtes déjà venue ici avec Marchand ?

— Ce n'est pas le genre d'endroit où on va avec son mari. Si on reste toute la nuit, ici aussi, ils demandent les papiers.

— Vous connaissez bien, on dirait.

— Je connais.

— Vous avez un amant ? demande Michel.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Rien, bien sûr.

— Je suis déjà venue ici, mais c'était bien avant de connaître Philippe.

— Ça m'est égal.

— Mais non, dit doucement Diane. Ça ne vous est pas égal, et je me demande pourquoi.

— Je ne sais pas. Ce genre d'endroits, ça ne vous ressemble pas.

— Que je vienne ici avec vous, ça va. Mais que j'y sois venue avec un autre, ça n'est pas bien. C'est ça, n'est-ce pas ?

— Oui. Si vous avez trahi votre mari, ça veut dire...

— Que je peux vous trahir ? Mais si je suis ici avec vous, c'est lui que je trahis.

— C'est peut-être ce qu'il s'imagine. Mais vous, vous savez que c'est autre chose. Nous ne sommes pas amants et nous ne sommes pas venus ici pour faire l'amour.

Il regarde de nouveau le flot de voitures qui s'écoule dans la rue sombre.

— Je ne peux pas traîner dehors toute la nuit, dit-il.

Diane vient le rejoindre à la fenêtre.

— Ça vaudrait pourtant mieux pour vous.

Michel a un petit rire amer.

— Les flics ne font pas le détail. Ils distinguent mal un Juif un peu brun d'un Arabe. Si je sors, je me ferai arrêter.

Il laisse retomber le rideau, s'approche du lui et regarde les journaux qui y sont étalés.

— Je suis un dangereux assassin, ricane-t-il (Il s'assied lourdement sur le lit.) Demain, j'essaierai de prendre le train.

— Ils surveillent les gares. Même si vous arriviez à monter dans un train, ils vous auraient, Marseille ou ailleurs. (Elle s'approche de lui, et, d'une main, le force à relever la tête.) Vous savez que vous ne leur échapperez pas. Qu'est-ce que vous comptez faire ?

Il se dégage brusquement, agacé par son ton maternel.

— J'en tuerai quelques-uns avant de me laisser prendre.

— Mais non, dit Diane doucement. Vous savez bien que vous n'êtes pas un tueur.

— Je ne me livrerai pas, si c'est là que vous voulez en venir.

— Vous avez honte de ce que vous avez fait ?

— Si c'était à refaire, je n'hésiterais pas.

— Vous agissez comme un coupable. De quoi vous sentez-vous coupable ?

— Je ne sais pas. Peut-être d'être revenu vivant du camp. Je me suis débrouillé pour survivre. Les autres non. C'est peut-être pour ça. Les nazis nous traitaient toute la journée de vermines et de lâches : on finissait par les croire. Et puis vous n'imaginez pas ce qu'on devient dans ces cas-là.

» Un jour, pour s'amuser, un S.S. a jeté devant nous un morceau de viande. Il y a eu une bagarre horrible. J'ai foncé dans le tas, moi aussi. Je n'avais que quatorze ans, mais j'ai attrapé par les cheveux un grand type qui était devant moi et je l'ai envoyé dinguer derrière moi. Les S.S. nous regardaient en rigolant. Ça ne s'oublie pas, ces choses-là.

— Et c'est pour ça que vous vous sentez coupable ?

— Ils m'ont appris à mendier, à supplier, à marcher au doigt et à l'œil. Un gardien me faisait mettre à quatre pattes et aboyer pour avoir un morceau de pain. Je le faisais. Il jetait le pain dans la boue et me disait : « Ramasse avec tes dents. » Je le faisais. Après, il me caressait la tête en disant : « Bon chien ! Bon chien ! » Et sur le moment, je lui étais *reconnaissant*.

— Vous aviez raison de vouloir survivre, dit Diane.

— Je sais. J'ai vu des gens qui avaient fait les mêmes choses que moi et qui n'avaient pas honte. Moi, depuis que je suis revenu, il me semble que je vis à quatre pattes. En tuant Garnette, j'ai eu l'impression de me remettre debout.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Livrez-vous. Vous serez jugé pour un acte dont vous n'avez pas honte.

— Jugé par qui ? Par les mêmes que là-bas ! Par des gens qui assassinent, qui tuent, qui torturent tous les jours. Oh ! en moins grand, bien sûr. Et puis ce sont des terroristes F.L.N. qu'on tue. Les nazis, eux, pendaient des terroristes juifs. Mais c'est la même chose, non ? Et vous voudriez que je me livre à ces gens-là ?

— Si vous ne vous livrez pas, si vous ne vous expliquez pas, on dira simplement que vous êtes un assassin. Un fou homicide. C'est ça que vous voulez ?

— Taisez-vous ! Taisez-vous et fichez le camp.

— Je suis venue ici avec vous, ça me donne le droit de vous parler, non ? Si vous vous sauvez, vous ne serez qu'un vulgaire assassin. Si vous vous livrez, on vous jugera et vous pourrez parler.

— A qui ? A quoi bon ?

— Je ne sais pas. Mais moi, tenez, en me parlant, vous m'avez ouvert les yeux. Oh ! je savais déjà toutes ces choses, mais je ne voulais pas y penser : je les avais enfouies dans un coin de ma tête. En

vous écoutant, j'ai changé. Les autres aussi peuvent changer.

Il hausse les épaules d'un air apitoyé.

— Ma pauvre, vous rêvez... Allons, vous devriez partir maintenant. Vous ne pouvez plus rien pour moi.

— Bon, dit-elle. Vous voulez sauver votre peau, rien de plus. Je ne peux pas vous en blâmer, après tout. Moi, je vais retourner chez moi. J'essaierai de décider Philippe à vous aider.

— Il n'a qu'une envie, c'est de me tuer et je le comprends très bien. Pourquoi m'aiderait-il ?

— Parce qu'il n'est pas vraiment mauvais. Quand il saura ce que je sais, je suis sûre qu'il vous aidera.

— Vous n'y croyez pas vous-même.

— Si. Laissez-moi aller. C'est votre seule chance. Si je n'arrive pas à le convaincre, je ne reviendrai pas, mais attendez deux heures. Vous pouvez me faire confiance pendant deux heures ?

— Non. Mais j'attendrai.

Diane sort de la chambre sans se retourner.

*

Le vieux, qui montait l'escalier, se retourne en entendant la porte s'ouvrir et regarde Diane avec stupeur.

— Alors ? Ils l'ont eu ? demande-t-il d'un air gourmand.

— Non. Où est Philippe ?

— Dans le salon.

Diane y va rapidement. Marchand est endormi dans un fauteuil. Elle s'agenouille près de lui.

— Philippe ! Philippe !

Il s'illumine en la voyant, se penche vers elle, la serre dans ses bras.

— Tu es là ! Tu es revenue ! bredouille-t-il, les larmes aux yeux. Diane, je n'avais jamais compris comme ce soir à quel point je tiens à toi. Ne me dis pas ce que tu as fait, ça m'est égal, du moment que tu es revenue.

— Je n'ai rien fait de mal, je te le jure, Philippe. Je sais que ça a été affreux pour toi comme pour nous, mais maintenant ça va s'arranger. Ecoute... je connais son histoire. Toute son histoire. Il faut que nous l'aidions.

— Tu es folle, dit Marchand.

— Non. Ecoute-moi d'abord...

Et elle raconte, avec chaleur, l'histoire de Michel. D'abord méfiant,

Marchand l'écoute avec intérêt, puis avec une espèce d'émotion. Quand elle a fini, il reste un moment songeur. Un petit bruit le tire de sa rêverie : c'est le vieux qui, embusqué dans le couloir, a tout entendu et file discrètement.

— Qu'est-ce que tu veux que nous fassions ? demande Marchand. Je ne peux tout de même pas l'aider à s'enfuir ? Je ne peux pas. Et même si je le faisais il n'irait pas loin : il est signalé partout.

— Si tu vas le trouver, tu arriveras peut-être à le persuader de se livrer.

— Et si je n'y arrive pas ?

— Aide-le à se sauver.

— Mais il se fera prendre quand même et pour moi...

Il s'arrête. Il réfléchit, le front plissé, l'air sombre.

— Fais-le, Philippe, supplie Diane. Essaie. Fais-le. Il faut que tu le fasses. J'ai besoin que tu le fasses. Tu comprends ? J'en ai besoin *pour nous deux*.

Marchand reste encore un moment immobile et silencieux puis se lève.

— Viens avec moi, dit-il.

Diane se lève aussi, se jette dans ses bras.

— Merci, Philippe. Merci. Ecoute... je lui ai dit que je reviendrai seule et qu'on ira te rejoindre après. Il croit que tout le monde veut le trahir. S'il nous voit tous les deux, il aura peur et Dieu sait...

— Bon. Où est-ce qu'on se retrouve ?

— A l'entrée du pont Alexandre III dans une heure. Prends la voiture, vite.

Ils s'embrassent.

— Je savais que tu comprendrais. Je savais que je pouvais compter sur toi.

— Va, dit Marchand. Et sois prudente.

Diane sort. Philippe va dans la cuisine se passer de l'eau sur la figure et revient au salon remettre ses souliers quand on sonne à la porte : c'est le commissaire, flanqué de Girard et de deux autres inspecteurs.

— Où est-elle ? demande le commissaire.

— Qui ça ?

— Ne faites pas l'imbécile. Votre femme ?

— Je ne sais pas.

— Cette fois, vous allez trop loin, mon vieux. Nous savons qu'elle était ici il y a cinq minutes.

Le vieux apparaît derrière les flics.

— C'est moi qui leur ai dit ! annonce-t-il fièrement.

— Bon, dit Marchand qui essaie une dernière fois de bluffer. Tout ira bien si j'y vais tout seul. Vous m'avez promis de me laisser faire, n'oubliez pas. Je sais où il est. Je le convaincrai de se livrer et je vous l'amènerai.

— Ça ne marche plus, Marchand. Où devez-vous le retrouver ?

— Je lui ai donné ma parole d'y aller seul.

— Il n'y a pas de parole qui tienne avec un assassin.

— J'ai aussi juré à ma femme...

— Excusez-moi, mais je m'en fous.

— Ecoutez, dit Marchand. Si je n'y vais pas seul, il est capable de n'importe quoi. Moi, je veux l'avoir intact.

— Intact ou non, on s'en fout. Qu'est-ce que vous croyez ? Que c'est une course au trésor ? Ce fumier est un assassin. Les journaux gueulent depuis trois jours qu'on ne fait rien. J'ai encore eu, il y a deux heures, un coup de téléphone du ministère de l'intérieur. Si on ne l'arrête pas, ça va barder ! Vous vous en foutez sans doute, mais pas moi.

— Ecoutez, commissaire...

— Je vous ai déjà trop écouté.

— Je ne peux pas faire ça.

— Je vous conseille bougrement de le faire. Marchand. Si vous ne me dites pas immédiatement où vous devez retrouver ce type, je vous sacque.

— J'ai donné ma parole ! répète Marchand d'un air buté. S'il nous voit arriver en force, il va tirer dans le tas. C'est ça que vous voulez ?

— Ça ne serait pas la première fois, dit le commissaire.

— Ecoute, Marchand, dit Girard d'un ton conciliant, vous êtes énervés, le commissaire et toi. Tu sais très bien que tu ne peux pas y aller seul. Ce type a déjà tué, on ne peut pas prévoir ses réactions. Je comprends bien que tu veuilles protéger ta femme. Nous le comprenons tous. Mais ta combine n'est pas la bonne.

— Je te dis que ce type n'est pas un tueur.

— Non, bien sûr. Il a seulement menacé de descendre toute ta famille et ton fils.

— D'ailleurs, dit le commissaire qui comprend que la douceur sera plus efficace que les menaces, nous ne sommes pas des brutes. Nous n'allons pas le tuer de sang-froid. Qu'est-ce qui vous prend, mon vieux ? Nous voulons le cerner et le cueillir, un point c'est tout. Vous savez bien que vous ne pouvez pas y aller seul.

— S'il croit que je l'ai doublé, il deviendra dingue et, alors, on ne

peut pas prévoir...

— Il peut devenir dingue même si vous y allez seul. D'ailleurs, c'est moi qui suis responsable : je ne peux pas vous laisser risquer votre vie tout seul.

— Mais comment voulez-vous... ? dit Marchand.

— Vous savez bien que nous préférons l'avoir vivant, dit le commissaire. Nous ferons tout notre possible...

— Tu es fou, dit gentiment Girard. Tu fais confiance à un assassin et tu te méfies de nous ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu veux qu'il s'en tire ? Tu sais qu'il n'a aucune chance. D'ailleurs, tu n'en as pas vraiment envie. Il faut qu'on l'arrête et tu vas nous aider.

— Je ne peux pas ! répète Marchand. Je ne peux pas !

Il se laisse tomber dans un fauteuil et regarde d'un air accablé les hommes qui l'entourent.

*

L'aube commence à rougir le ciel. Les rues fraîchement arrosées brillent dans le jour naissant. Diane et Michel descendent de voiture, s'engagent dans des petites rues tranquilles, débouchent sur un quai puis se dirigent vers le pont Alexandre III.

— Ils vont chercher à m'avoir, dit Michel. C'est forcé.

— Mais non, dit Diane. Regardez.

A deux cents mètres de là, Marchand fait les cent pas à l'entrée du pont.

— Vous voyez bien qu'il est seul.

Michel pousse un soupir de soulagement.

— Je n'aurais pas cru. Franchement, je n'aurais pas cru... Après tout, vous avez peut-être raison. Je devrais peut-être me livrer. Au procès, je pourrai m'expliquer.

Diane lui sourit, sans répondre. Puis Michel se met à courir vers Marchand. Diane presse le pas. Quand ils sont engagés sur le pont, deux voitures arrivent en trombe et s'arrêtent dans un grand crissement de pneus pour leur barrer la retraite. A l'autre bout du pont, derrière Marchand, deux autres voitures exécutent la même manœuvre. Des flics sautent à terre. Michel s'est arrêté. Il regarde autour de lui d'un air traqué puis, follement, il se met à courir en zigzags d'un trottoir à l'autre, en hurlant :

— Salauds ! Salauds ! Salauds !

Diane, bouche bée, s'est figée sur place. Les deux rangées de flics avancent l'une vers l'autre. On entend le commissaire crier :

— Il me le faut vivant.

— Michel ! crie Marchand. Ne faites pas le con ! Michel, ne faites pas le con !

Michel, hors d'haleine, s'est adossé à une balustrade et sort son revolver. Les flics s'arrêtent, indécis. Les bras écartés et les mains en avant, pour bien montrer qu'il n'a pas d'armes, Marchand avance vers Michel qui braque son revolver sur lui. Les flics pointent leurs mitraillettes. Michel se jette à plat ventre. Diane s'élance vers lui.

— Michel ! hurle-t-elle. Michel ! Je ne vous ai pas trahi ! Ce n'est pas moi.

Elle le rejoint avant Marchand et s'agenouille devant lui comme pour lui faire un rempart de son corps.

— Ce n'est pas moi ! répète-t-elle d'une voix sanglotante. Je vous jure que ce n'est pas moi !

Michel ne l'écoute pas, il ne semble même pas la voir. Il se relève d'un bond et court vers Marchand qui sort son revolver.

— Philippe ! crie Diane.

Machinalement, Marchand se tourne vers elle.

Michel lève son arme. Il va tuer Marchand. Puis son bras retombe.

— Fumiers ! dit-il. Saloperie !

Puis, d'un pas mécanique, il gagne le milieu du pont et, là, il se tire une balle dans le ventre et s'écroule, plié en deux, en lâchant son arme. Diane court vers lui. Les flics se rapprochent. A tâtons, Michel réussit à reprendre son arme. Comme Diane arrive près de lui, il la regarde d'un air accusateur puis, lentement, il lève son pistolet et se tire une balle dans la tempe. Diane s'affale sur lui, sanglotante. Les flics et Marchand sont là maintenant. Des mains empoignent Diane et la relèvent doucement. Elle se dégage violemment, regarde son mari avec dégoût, comme si elle se trouvait en présence d'un animal inconnu et répugnant.

— Ce n'est pas moi, murmure Philippe. Ce n'est pas ma faute, Diane. Je n'ai pas pu... Ce n'est pas ma faute...

Elle regarde encore un moment Marchand puis baisse les yeux sur le cadavre. Marchand tend la main vers elle. Diane relève les yeux sur lui, égarée.

— C'est toi... dit-elle.

— Diane, écoute...

Il s'approche d'elle, lui prend le bras. Elle se dégage, repousse Marchand. Elle le repousse pour toujours, et il le comprend. Puis elle fend la masse des flics et des badauds qui commencent à s'attrouper autour du cadavre, le dévorant des yeux avec une curiosité morbide et satisfaite. Un assassin a été abattu. Ils se sentent rassurés.

Derrière eux, Diane s'en va lentement, seule.

JOHN BERRY

849

La fièvre monte

Quand elle vit le regard traqué de l'homme qui la menaçait de son revolver, la femme de l'inspecteur Marchand fut certaine de se trouver en face de l'assassin que son mari recherchait. Il fallait qu'il soit fou pour venir se réfugier ici, dans la gueule du loup.

A ce moment, elle entendit son fils galoper dans l'escalier. Un frisson lui parcourut l'échine. Après tout, l'homme n'était peut-être pas si fou que cela...

Laquage et Brochage Brodard et Taupin